APOLLON
MENTOR.

APOLLON MENTOR, OU LE TELEMAQUE MODERNE.

PREMIERE PARTIE.

Enrichi de Figures en Taille-douce.

A LONDRES,

M. DCC. XLVIII.

APOLLON
MENTOR,
OU
LE TELEMAQUE
MODERNE.

A LONDRES.

M. DCC. XLVIII.

UTOPIA
RBR
P168A

PREFACE.

IL faut ſe conformer à l'uſage, tout Livre exige ſa Préface, je dois en faire une en un mot, dès que je mets mon Télémaque au jour. L'emploirai-je à demander

477337

grace au Lecteur, ou à refuter par avance, des critiques qui ne paraîtront peut-être jamais ? Ce ſeroit favoriſer l'abus journalier, qui s'introduit dans les Préfaces : préviendrai-je les objections, qu'on pourroit me faire ſur ma fiction ? Ce ſeroit faire tort aux Auteurs qui pourront les faire, & qui ſeroient fâchés de n'avoir plus rien à dire. Il vaut donc mieux, pour contenter tout le monde, avertir ceux qui pourroient s'offenſer d'un Livre qui critique leurs dé-

fauts, que ce n'eſt point par envie qu'on s'eſt oppoſé à leur ſuccès ; ils doivent ſçavoir qu'ils ne méritent point qu'on en ſoit jaloux, au contraire, on ſeroit fâché qu'ils rampaſſent toujours ; on a donc voulu leur donner les moyens de s'élever en leur montrant le ridicule de leurs Ouvrages : c'eſt là le ſeul but de mes critiques.

Je crois avoir gardé, toujours, une juſte modération dans tout ce que j'ai fait dire aux Muſes à leur ſujet ; je ne

477337

ſuis point tombé, dans les excès monſtrueux de ces génies cauſtiques que j'ai blâmé moi-même, je n'ai raillé que des Auteurs qui font tort au bon goût, & j'ai toujours rendu juſtice au mérite. Après cela, qu'ils m'accuſent d'orgueil, pour avoir oſé monter ſur le Parnaſſe, qu'ils inſultent à mes Vers, ou qu'ils badinent ma Proſe, c'eſt un droit que je ne leur diſpute point. J'avertis ſeulement les Lecteurs ſenſés, & raiſonnables, qui pourroient ſe laiſſer ſurprendre, par quel-

ques-uns de ces Satyriques intéreſſés, que j'ai crû dans le cours de mon Livre, me juſtifier aſſez du titre d'orgueilleux qu'on pourroit me donner, ſi je n'avois pas pris ſoin d'expoſer dans cet Ouvrage, les motifs qui ont engagé Apollon à me favoriſer, & qui ne ſont pas favorables à l'amour propre, qu'on pourroit encore m'imputer.

On ſera peut-être ſurpris de voir les noms de Chapelain, de Liniére, & de Pradon, mais la même raiſon qui m'a

engagé à louer Despreaux, & Racine, m'a déterminé à lancer encore quelques traits contre leurs ennemis, qui, probablement, n'auront point de défenseurs. On sçait d'ailleurs qu'on voit souvent de nos jours des Chapelains, & des Pradons; ainsi comme je n'ai désigné personne dans mes critiques, les traits que j'ai lancés sur les Anciens, pourront retomber sur les Modernes.

Après cette déclaration précise, je finis en dédiant mon Livre à tous les Parti-

ſans du bon ſens, & de la raiſon qui ſont en France ; ce ſera beaucoup d'honneur pour moi, s'ils acceptent mon hommage ; s'ils le refuſent, je le renvoye aux Auteurs du Paralléle de la Henriade (a), & du Génie Ombre, qui peut-être plutôt que de ſe fâcher, l'accepteront, quoiqu'en grondant : il faut s'attendre à tout dans la vie.

REMARQUE.

(a) Deux Libelles faits contre M. de Voltaire. L'horreur qu'on doit avoir contre ces ſortes d'Ouvrages, doit permettre de les déſigner avec mépris.

AVIS AU LECTEUR.

ON se formalisera peut-être, de voir qu'à l'exemple de M. de Voltaire, j'ai voulu décrire un Temple qui ne doit être connu qu'aux grands Hommes; mais qu'on songe, du moins, que par modestie, je n'ai fait le chemin qu'à pied, & que M. de Voltaire l'a fait en carosse. (a)

Si fueris Censor, primò te crimine purga.
Ovid.

REMARQUE.

(a) Dans le Carosse de M. le Cardinal de Polignac.

A. Humblot inv. *A. Maisonneuve Sculp.*

L'APOLLON MENTOR,

OU

LE TELEMAQUE MODERNE.

PREMIERE PARTIE.

JE ſongeois à me dévouer à Phébus, déja j'allois augmenter le nombre de ceux qu'il daigne inſpirer, les attraits de la Poëſie

m'invitoient à le ſuivre, mon inclination naturelle m'y portoit, déja même je m'étois exercé ſur des matieres plus ou moins ſérieuſes.

J'eſpérois beaucoup du goût que j'avois toujours pris à la lecture de nos meilleurs Poëtes, & du dégoût que m'avoient inſpiré ces Auteurs mépriſables qui furent jadis les victimes de la cenſure, & que je n'avois lûs que pour reconnoître toutes les beautés des premiers par le paralléle que j'en faiſois avec les autres.

Tout ſembloit me rire ; j'avois déja choiſi un Héros digne de l'encens de tout l'univers, j'avois oſé le ſuivre aux champs de Fonte-

noi, (a) où réuniſſant tous ſes triomphes, j'avois fait un Poëme abrégé ſur ſes conquêtes.

Quelque ardeur que j'euſſe de voir paraître des vers où mon cœur rendoit un faible hommage au plus grand des Rois, la prudence me retint & ne permit pas que je viſſe confondre mon ouvrage dans la foule prodigieuſe d'écrits, que l'ardeur de louer leur maître avoit inſpiré à tant de Poëtes, qui la plûpart trop faibles pour de tels eſſais, étoient morts en naiſſant.

REMARQUE.

(a) J'ai fait un Poëme abrégé ſur les Victoires du Roi, je l'ai placé ſur la fin de cet ouvrage, il n'a point encore été imprimé.

On ne vit donc point des vers qui ayant pour objet les victoires du Roy, ſembloient ne devoir jamais finir, & où j'étois obligé d'ajouter tous les jours quelques nouveaux triomphes; mes efforts proportionnés à mon âge, ne me permettant point de ſuivre un Héros infatigable, fatigué d'un travail que je crus au-deſſus de mes forces, d'autres ſujets moins glorieux mais plus faciles ſe préſenterent à mon eſprit; (a) une Satyre ſur les mœurs du ſiécle fut le premier fruit de mon caprice, j'y ajoutai bientôt après un eſſai ſur la Religion, &

REMARQUE.

(a) On verra ce recueil à la fin de ce volume, ou bientôt après ſon impreſſion.

quelques Poëſies enjouées couronnerent mes travaux de trois mois.

L'amour-propre ſi naturel aux Poëtes, me promettoit déja un rang ſur le Parnaſſe, je me croyois Auteur, ce titre auquel tant de monde aſpire par des voies ſi différentes, flattoit mon ambition, rempli de mille projets pompeux je ſongeois déja au Théâtre, (a) triſte écueil de la plûpart des beaux Eſprits, quand une nuit en proie à ces réfléxions bizarres, je crus voir Apollon, ou plûtôt je le vis en effet; les Dieux ſe plaiſent à ſe manifeſter quelquefois aux hommes

REMARQUE.

(a) L'Auteur travaille à une Tragédie.

pour les corriger de leurs erreurs. Je reconnus ce Dieu à la douce harmonie de ſa voix, il tenoit en ſa main cette lyre ſi chére aux beaux Eſprits, & ſi fatale aux Midas du ſiécle, il ſembloit me préſenter un livre ou je lûs ces terribles paroles...

C'eſt en vain qu'au Parnaſſe un téméraire Auteur
Penſe de l'art des Vers atteindre la hauteur,
. . . . . .
. . . . . .
S'il n'eſt pas convaincu que ſur le Mont ſacré
Qui ne vole au ſommet tombe au plus bas degré.... &c. *Boileau.*

A ces mots je commençai à ſentir plus vivement la préſence du Dieu, une ſueur froide me glaça, tous mes projets s'évanouirent,

& confus d'une leçon ſi contraire à mes réfléxions précédentes, tous mes vers me parurent faibles & languiſſans. Contraint d'être humble malgré moi, à peine oſai-je enviſager ce Dieu que ces paroles m'avoient rendu ſi terrible, que déja je ſongeois à éviter ſa préſence, quand j'apperçus qu'il penétroit dans mes idées. Il s'approcha plus près de moi, & me tendant une main ſecourable, ſuivez-moi, me dit-il, banniſſez cette frayeur indigne de vous, je veux vous donner une juſte idée de ce Mont fameux ou vous aſpirez depuis longtems, elle ne s'acquiert que par les travaux, mais ſongez que ce n'eſt qu'aux Athlétes faibles & énervés

à craindre un combat qui pourroit, moyennant quelques efforts, les couvrir de gloire.

A ces mots mes esprits agités se calmerent, mon trouble se dissipa, & charmé de la faveur du Dieu je lui fis un court remerciment qui me parut être en vers, mais dont je n'ai plus qu'une idée confuse. Je ne balançai pas à le suivre; la lumiere qui l'environne toujours me servit longtems de guide dans un chemin étroit & épineux qui commençoit à me rebuter, quand le Dieu qui jusqu'alors avoit gardé le silence, m'invita à une conversation familiere, telle que je la désirois. Les charmes de la sienne eurent bientôt dissipé mes ennuis; il

m'ordonna

m'ordonna de bannir de mes discours ces phrases surchargées, ces termes précieux, & empoulés sur lesquels l'ignorance prend plaisir à se pavanner, enfin il voulut que dans un dialogue familier, je lui exprimasse mes pensées au naturel.

Fuyez l'affecté, me dit-il, c'est le propre des génies médiocres, & superficiels. Ils n'ont pas par eux-mêmes dequoi plaire, ils étalent aux yeux du Public des parures qui semblent cacher leur indigence, mais ces ornemens étrangers me la découvrent toujours.

Le Naturel seul me plaît, tous ceux que j'inspire le sçavent, mais tous semblent le méconnaître. Les uns confondent la nature avec

l'artifice, d'autres penſent devenir naturels en affectant de l'être, tous en général s'en écartent ou par prévention, ou par ignorance. Ils préferent (*a*) ſans s'en appercevoir, le faux éclat du verre ſujet à s'obſcurcir, au brillant ſombre mais durable d'un diamant qui ſe polit par l'uſage.

Fuyez, je vous le repéte enco-

REMARQUE.

(*a*) J'ai toujours remarqué dans tous les Spectacles qu'une penſée recherchée fait plus d'impreſſion ſur les eſprits, qu'un trait naturel que les Connaiſſeurs ſeuls diſtinguent. Le naturel enchante, & ne ſurprend jamais; l'affecté ſurprend toujours: c'eſt peut-être ce qui a fait applaudir de nos jours à l'Aſtrate de Quinaut, qu'on avoit remis au Théâtre.

re, une erreur que le goût de votre nation semble autoriser. Le naturel seul immortalise ces Auteurs que la France admire aujourd'hui, lui seul peut vous immortaliser. Comparez la Henriade (*a*) à la Pharsale, (*b*) les Graces de Voiture au stile froid de Benserade, les Comiques anciens aux modernes, les Poëmes des Racines & des Corneilles à la plûpart des Tragédies du siécle, & dans tous ces premiers reconnaissez des modéles pour vous dans tous les genres. Ne croyez

REMARQUES.

(*a*) Poëme de M. de Voltaire.

(*b*) La Pharsale de Lucain, traduite par Brébœuf.

point pouvoir les surpasser en beauté, (a) mais évitez s'il se peut encore par plus d'exactitude & de justesse, les imperfections légéres qu'on remarque dans leurs Ouvrages.

Je suis bien éloigné, continua-t-il, de protéger ces Critiques ridicules que votre Nation produit tous les jours, & qui semblent ne combattre une Piéce que parce qu'elle a eu du succès. Détestez ces Censeurs pointilleux qui se croyent en droit, sur quelques

REMARQUE.

(a) Les Modernes peuvent surpasser les Anciens en exactitude, & en justesse; mais il n'est pas présumable qu'ils les surpasseront jamais en beautés.

fautes légéres, de déchirer une Piéce dont le succès m'a souvent interessé. Leurs génies semblent se borner à souiller de leurs critiques les meilleurs Ouvrages, & à y découvrir des défauts qui pourroient les immortaliser eux-mêmes.

Aimez la satyre, mais non pas celle qui se deshonore en même tems que son auteur; une douleur naturelle à la vûë du triomphe du mauvais goût doit être le seul motif qui vous arme de ses traits; ils sont utiles alors à ceux même qui y sont en but. Imitez Despreaux, (a) il fut tour à tour le vangeur

REMARQUE.

(a) Despreaux, tout ennemi qu'il étoit des panégyristes, a fait lui-même

de la raiſon, & l'admirateur du mérite. Auſſi judicieux que mordant il fit admirer les Poëmes des Corneilles, & des Racines en y oppoſant ceux des Pradons, & des Scuderis. La même plume qui deſabuſa les peuples éblouis du ſtile incompréhenſible de Chapelain, ſçut rendre juſtice au naturel de Moliére, & de ſes Imitateurs. Ce fut aux ſoins de ce ſévere Ariſtarque que la France fut redevable, non ſeulement du décri général où ſont tombés ces Auteurs qui la deſhonoroient, mais même des efforts de ces Poëtes fameux qui

REMARQUE.

*les éloges de Racine, & de Moliére, . . . V. la Satyre 2e. & l'Epitre 9e.

m'ont forcé de quitter l'Italie pour venir habiter parmi vous...

Un paradoxe auſſi ſingulier me parut avoir beſoin de preuves. Quoi, lui dis-je, (réfléchiſſant qu'il m'étoit permis d'objecter & de m'inſtruire) la critique, loin d'être contraire aux beaux Arts, contribueroit à leur acquerir l'eſtime qui leur eſt dûë? j'avois toujours crû qu'elle n'étoit propre qu'à rebuter les Auteurs, d'un travail qui les expoſe aux froides railleries d'un Satyrique prévenu, ou d'un ignorant Petit-Maître.

Vous ne diſtinguiez pas, me répondit le Dieu, la Satyre dont le jugement ſeul eſt l'appui, d'avec celle qui n'eſt fondée que ſur

une prévention maligne & ridicule. Vous êtes dans l'erreur qu'un Auteur moderne a combattu dans un discours sur la parodie. (a)

» La Satyre ne crée point de ridicules dans un ouvrage ; elle les fait appercevoir pour les corriger, & par une conséquence nécessaire elle fait valoir les beautés d'une Piéce en les opposant à ses défauts.

Jamais la crainte d'un Censeur redoutable ne glaça les esprits du

REMARQUE.

(a) M. Riccoboni du Théâtre Italien, Auteur de la Parodie du Prince de Surese, dans le discours qui la précéde : ce sont ses paroles.

siécle

siécle passé. (a) L'espérance d'en être loué les auroit plûtôt excité à mériter ses éloges par leurs travaux, qu'à s'attirer les suffrages d'une cabale mépriſable par des Ouvrages dignes d'elle. Désabusez-vous donc, continua-t-il, il y

REMARQUE.

(a) La crainte des Satyres de Boileau, qui passoit pour l'ennemi de tous les Auteurs, n'a point empêché Racine, Moliére, & tant d'autres de son siécle, de s'immortaliser par leurs Ecrits. J'ose même dire que l'espérance d'en être applaudi les auroit engagé à mériter ses éloges par leurs travaux. On se fait toujours gloire d'être loué par un homme judicieux, sensé, & raisonnable; on mépriſe au contraire les applaudissemens des génies médiocres.

a des occaſions, où l'amour-propre eſt plus flatté par le témoignage favorable* d'un Critique reſpecté par ſes talens, que par les applaudiſſemens injurieux d'une foule de génies médiocres, dans le tems même qu'ils paraiſſent dominer.

Ce fut par les éloges d'un petit nombre de Partiſans judicieux, que l'Auteur de Phédre, ſe crut aſſez vangé des louanges que la cabale prodiguoit à la Piéce de ſon Rival *, qui s'étonnoit d'un accueil dont il étoit indigne.

Soyez perſuadé que la Satyre eſt le ſoutien du bon goût, elle excite entre les Auteurs une émulation, dont les ſuites ſont toujours avantageuſes.

* Pradon.

J'en ai fait voir un exemple dans le siécle de Despreaux, qui s'attira l'admiration des grands Hommes, dans le tems même qu'il critiquoit leurs défauts.

Profitez de cet exemple. Que jamais la prévention, ou la malignité ne vous guident dans vos jugemens. Aimez vous-même la censure, mais ne vous y adonnez jamais, que quand vous sentirez ma présence. Je n'inspire jamais ceux à qui l'envie dicte des Satyres; mais je favorise toujours ceux qui n'ont d'autre but que la ruine du mauvais goût, & le triomphe des beaux Arts. Ceux-ci tendent uniquement à conserver, ce que les autres ne peuvent

qu'abolir; les premiers ſont l'horreur de la Société, les derniers ſont l'effroi des Sots, & les délices des Dieux dont ils ſoutiennent la gloire.

C'eſt par de ſemblables diſcours, que le Dieu daignoit me tracer les chemins qui conduiſent un Poëte à la gloire. Il me faiſoit connaître la différence qu'on doit faire des graces empruntées, & de celles qui ſe doivent à la nature, des Zoïles, & des Ariſtarques, quand je m'apperçus que nous commencions à quitter ce chemin, dont la longueur avoit paru nous ſuivre. Je me trouvai dans une campagne ſpacieuſe & agréable, l'air qu'on y reſpiroit, étoit pur & ſe-

rain, les mirtes & les lauriers sembloient croître sous nos pas, mille oiseaux aimables habitans de ces lieux, célébroient dans leurs doux concerts les plaisirs que l'amour prodigue à toute la nature; enfin je me crus transporté dans ces lieux charmans...

Où jadis les humains dans les tems (a) fortunés
Du monde encor dans sa naissance
Sembloient pour jamais destinés
Aux doux plaisirs de l'innocence,

REMARQUE.

(a) Pendant le siécle d'or; Ovide fait une charmante peinture des mœurs, de l'innocence, & du bonheur qui la suivit, dans ces tems heureux, où les Mortels se bornoient uniquement à ses plaisirs.

Quand à ſes ſeuls déſirs bornés,
Plus ardens par la jouiſſance,
De biens en foule environnés,
Au ſein d'une heureuſe abondance,
Nos Ayeux, à l'amour s'immoloient dès l'enfance.

A cet aſpect flatteur ne pouvant contenir ma joie ; ciel ! mécriai-je, quels Mortels ſont aſſez heureux pour habiter ces lieux charmans ? quelle route peut y conduire ? & de quelle vertu ſont-ils la récompenſe ? De l'amour de la gloire, répondit Apollon. Ces lieux ſont habités par un petit nombre de Mortels, mais ce n'eſt pas là le but où vous devez aſpirer encore.

Tous les Poëtes aſpirent au Parnaſſe, la plûpart à l'aſpect du che-

min dont vous sortez, n'ont pas eu le courage d'entrer dans la carriére. D'autres moins timides ont crû, même en dépit de moi, pouvoir y courir, & s'y distinguer ; leurs forces se sont bientôt évanouies, & leur chûte m'a vangé de leur présomption.

Ceux que vous voyez ici, sont d'heureux génies que j'inspirai, mais qui trop timides ou trop faibles, n'ont point osé profiter de leurs avantages. Ce sont ces Auteurs négligés, dont l'imagination trop vive ne s'est jamais asservie aux régles de l'Art. Les graces naïves, mais irréguliéres de leurs écrits ont sçu plaire à ceux même qui les critiquent. Ils ont préféré ces

approbations paſſagéres à des lauriers qu'il leur auroit fallu moiſſonner, & contens de leurs mirtes, ils ont négligé une gloire que l'exactitude ſeule a droit d'acquérir.

Cependant un charme ſecret ſembloit m'attacher à ces lieux, j'eus même quelqu'envie d'y fixer mon ſéjour, les diſcours du Dieu m'entraînoient ſans me perſuader, je voulois lui répondre par des objections qui me ſembloient victorieuſes. Il s'apperçut de mon trouble. Je voi, me dit-il, que mes paroles n'ont fait qu'une légére impreſſion ſur votre eſprit. Vous vous laiſſez ſéduire par l'erreur commune. Elle préfére dans un Auteur je ne ſçai quels agrémens

négligés

négligés, à des beautés accomplies qui lui paraiſſent moins naturelles. C'eſt ce préjugé qui vous abuſe; on ſe croit incapable d'atteindre au parfait, on l'enviſage de loin ſans oſer y prétendre. Beaucoup ſe laiſſent ſéduire par ces apparences, ils tombent dans l'inconvénient de ces jeunes Voluptueux qui préférent l'irrégularité piquante d'une Coquette, aux attraits réguliers d'une Beauté accomplie. Fuyez un écueil qui tout ſéduiſant qu'il paraît, n'en eſt pas moins dangereux.

Penſez-vous que jamais Voltaire (a) eût acquis la réputa-

REMARQUE.

(a) M. de Voltaire s'étoit d'abord adon-

tion qui l'a mis au-dessus de ses rivaux, si toujours sur les traces de Chaulieu (*a*) & de Chapelle, il se fût borné à des Poësies libres & enjouées, & si Auteur de l'Epître à la jeune Sallé, il n'eût jamais mis au jour la Henriade, & Brutus? (*b*)

Banniſſez de votre esprit un préjugé qui m'offense... Je croirois vous faire injure de vous en dire

REMARQUES.

né aux Poësies libres; on voit quelques-unes de ces Piéces à la suite de sa Henriade, dans l'édition d'Amsterdam; on voit, dans ce recueil, l'Epître à la jeune Sallé, Actrice Française.

(*a*) Poëtes aimables, mais trop négligés.

(*b*) Brutus Tragédie.

plus ſur cet article, continua le Dieu qui me parut prêt à s'irriter... Non, lui répondis-je, puiſque vous daignez me ſervir de guide, j'oſe aſpirer à une gloire ſupérieure à celle de ces heureux génies: leur trop de facilité a mis obſtacle à leur élévation... Ils ſont aimables, pardonnez le déſir involontaire.... Je vous pardonne, me répondit Apollon, un Mortel eſt ſujet à l'erreur, mais il s'approche des Dieux quand il ſçait ou l'éviter, ou la combattre. Pour effacer dans votre eſprit juſqu'aux traces d'un déſir ſi contraire à votre gloire, ſuivez-moi, je veux vous perſuader.

A ces mots je m'approchai de

quelques Poëtes sur qui j'avois fixé les yeux, en avançant dans leur séjour, ils me parurent au premier abord vifs, aimables, enjoués; enfin...

Autour d'eux les jeux, & les ris (a)
Voltigeoient d'une aîle légére,
Avec un des Dieux de Cypris,
Ils s'égayoient sur la fougére.
L'un assis près de sa Bergére,
De sa flamme exigeoit le prix,

(a) Tous les Ouvrages de ces Auteurs se réduisent à quelques déclarations d'amour ingénieuses, à un petit nombre de chansons ou bacchiques, ou amoureuses, enfin à quelques éclogues, & tels autres contes, qui n'ont pour la plûpart qu'un tour naturel, & délicat qui les fait estimer.... On suppose que leurs occupations sont les mêmes, dans ce séjour.

L'autre sembloit faire un mystére
Du feu dont il étoit épris,
Et par un apparent mépris,
Trop assuré du don de plaire,
Il enflammoit sa Lycoris,
Dont il méritoit la colére.
Enfin de pampres couronnés,
D'autres prenoient plaisir à boire,
Et par l'Amour abandonnés,
De Bacchus ils chantoient la gloire.

Tout respiroit dans ces lieux la joie & les plaisirs. Mon ame agréablement flattée de ce spectacle, regrettoit déja ses préjugés, quand nous nous trouvâmes au milieu d'eux. Ils se levérent tous à l'aspect d'Apollon, qui les favorisa d'un sourire gracieux, dont ils parurent si satisfaits, qu'ils reprirent aussitôt leur premier enjoûment.

Ils nous invitérent à nous repoſer ſur des lits de gazon que les amours avoient formés. Je ne balançai pas à ſouſcrire à leurs preſſantes invitations. Par complaiſance pour moi, le Dieu qui avoit ſon but, daigna s'aſſeoir à mes côtés : j'apperçus quelques-uns d'entr'eux, qui ſembloient profiter de ſa préſence pour retoucher à leurs Ouvrages, & dans ce nombre....

Le front orné d'un mirte verd,
Yvre de ſa ſage indolence,
L'élégant Auteur du Vert-vert (a)
Sembloit louer ſa négligence,

REMARQUE.

(a) M. Greſſet. On peut dire que ſon Vert-vert, ſa Chartreuſe, & quelques autres de ſes Piéces, celles même, où il

Et pour ſon Edouard plein d'un juſte mépris,
Il retranchoit de ſes Ecrits

REMARQUE.

fait l'apologie de ſa négligence, ſont autant de chef-d'œuvres. Son Lutrin vivant convenoit mieux à la plume de Scarron, qu'à la ſienne. Il y a de beaux morceaux dans Edouard, mais ils n'approchent pas de la perfection ; j'avouë cependant que je n'avois pas lû ſon Méchant, & quelques autres de ſes Piéces, lorſque je l'ai placé dans ce ſéjour. Je lui ai rendu la Juſtice qui lui eſt dûë à la fin de cet Ouvrage.....

Il y a beaucoup d'Auteurs, dans ce ſiécle, qui ſeroient capables d'égaler les plus fameux ; mais ils négligent leurs talents, le travail les effraye, ils ſe contentent d'exercer leur génie ſur quelques bagatelles frivoles ; quelquefois leurs Ecrits meurent avant eux.

Quelques Epîtres létargiques,
Dont en ſecret il rougiſſoit,
Et ſans dépit il effaçoit
Son Lutrin & ſes Bucoliques.

D'autres échauffés par la préſence du Dieu formoient des deſſeins de le ſuivre au Parnaſſe. Apollon qui protége tous ceux qui cherchent à s'ériger des trophées dans le Temple de mémoire, les excitoit à le ſuivre; mais bientôt en proie à leur premiére indolence, effrayés de l'idée d'un travail glorieux, ils regrettoient déja un ſéjour qui fixoit tous leurs déſirs. Enyvrés d'une idée de gloire proportionnée à leur ambition, ils s'applaudiſſoient entre eux de leur félicité imaginaire, que déja

je

je ne leur enviois plus . . .

Je remarquai dans leur conversation des pensées délicates, & ingénieuses, qui me charmérent. Ils se laissoient emporter par la vivacité de leur imagination, qui leur présentoit mille objets différents sous un même point de vûë. Leurs discours n'étoient point suivis, le caprice seul leur servoit de regle, & sans se contraindre ils s'égayoient sur tous les sujets qui se présentoient à leurs esprits. L'un s'occupoit à écrire sa pensée, & pour la rendre plus au naturel, il sacrifioit à son étenduë le repos, la césure, & la rime. Ses vers négligés, & sans force ne lui coutoient que la peine d'imaginer &

d'écrire. L'autre plus correct dans lexpreſſion, mais moins exact dans la penſée, traçoit avec peine ſur le papier des riens, & des bagatelles, qui ſembloient être les ſeuls mobiles de ſon jugement. A tous, enfin, il manquoit cette heureuſe énergie qui diſtingue le vrai Poëte du Rimeur vain, & ſuperficiel.

Je vis encore aſſez près de moi quelques Voluptueux aimables, qui dans le ſein de l'abondance ſe repaiſſoient d'idées vagues & ſéduiſantes. Ils ſe les communiquoient les uns aux autres, la Bizarrerie faiſoit leur principal agrément, leurs Ecrits ſe réduiſoient à quelques declarations d'amour adreſſées aux Camilles, aux Mo-

nimes, aux Zaïres, aux Zénobies Françaises. J'en remarquai un entr'autres qui écrivoit une lettre, & qui par son air riant me parut content de son ouvrage ; la curiosité me guida vers lui, je le priai un peu indiscrettement de me faire part de ses secrets ; Il fit d'abord quelques difficultés, plutôt pour m'engager à le presser, que dans l'intention de me refuser ; je le pressai, il se rendit. Sa lettre s'adressoit à Mlle G..... elle étoit en vers, & quoique composée d'hémistiches connus, le tour m'en parut propre à donner une idée des Ouvrages que je viens de caractériser. Elle étoit conçuë en ces termes....

Trop timide avec vous pour rompre le silence,
Trop amoureux pour le garder,
Pardonnez à l'amour témoin de ma constance,
L'aveu qu'il me fait hasarder.
Dès l'instant que je vis vos charmes,
Suprême Arbitre de mon cœur,
Contraint de leur rendre les armes,
J'applaudissois à mon ardeur;
Mais dans un silence timide,
N'osant vous découvrir mes feux;
L'Amour seul me servoit de guide,
J'attendois un moment heureux:
Mais enfin je n'ai pû me taire,
Dussiez-vous même me haïr,
Je ne puis plus faire un mystère
D'un feu qui doit se découvrir.
Oui, belle G..... je vous adore,
Dussiez-vous vous mettre en courroux,
Permettez-moi du moins encore
De répéter un mot si doux.

Vous voir souvent, c'est tout mon crime,
L'ai-je pû sans vous adorer ?
Plaignez du moins votre victime,
Et permettez-lui d'espérer.

Je ris de bon cœur de la sottise du Personnage, qui avec une phisionomie disgracieuse, & presque sexagénaire espéroit plus de ces fadaises, qu'un jeune homme ne doit présumer de ses graces & de sa vigueur. Il prit mes ris pour des applaudissemens, & content de ses succès, il plia sa lettre, & me pria de faire attention que ces vers n'étoient que l'ouvrage d'un moment. Je lui promis de m'en ressouvenir, & je rejoignis Apollon, qui me parut s'ennuyer dans un séjour, où à peine on lui rendoit

hommage, & qui ſembloit être dévoué à la nonchalance mélancolique des Auteurs d'Opéra modernes.

Je dis qu'Apollon me parut s'ennuyer, les Dieux ne ſont point ſuſceptibles d'ennui; mais ſouvent ſous l'apparence des paſſions humaines, ils manifeſtent leurs volontés aux hommes, qui réglent leurs actions ſur ce qui frappe leur ſens (régle néanmoins qui les expoſe tous les jours à des erreurs groſſiéres.) Peut-être le Dieu me parut-il s'ennuyer, parce que ces lieux commençoient à me paraître moins aimables.

Quoi, me diſois-je à moi-même, je me bornerois ici, moi,

qui par la protection du Dieu qui daigne me guider, pourrois aſpirer à la gloire de ces Poëtes fameux que j'admire tous les jours? Ne mériterois-je point qu'Apollon irrité contre moi, me privât du peu de talens dont je lui ſuis redevable? Ne me puniroit-il point d'avoir ſi mal profité du ſoin particulier qu'il a pris de m'inſtruire? Oui, ſans doute je ſerois ingrat ſi je ne ſçavois point reconnaître des bienfaits que les Dieux ne prodiguent pas, & par là même je mériterois d'en être privé pour jamais.

Je faiſois ces réfléxions, l'ennui commençoit à m'accabler, quand le Dieu qui voyoit avec

plaisir mon trouble secret, me dit, vous me paraissez triste... Que sont devenus ces transports de joie qui éclatoient malgré vous, quand je vous ai permis de me suivre dans ces lieux ? vous y étiez entraîné par un penchant secret qu'en vain vous avez voulu me cacher.

Ah ! grand Dieu, lui répondis-je, l'ambition de l'homme ne lui permet pas d'être heureux. A peine a-t-il joui de quelques plaisirs qu'il en desire d'autres ; ou qu'il s'en figure de plus grands, dans les endroits même où il pourroit fixer l'époque de ses malheurs, & de sa honte. Son imagination toujours fertile à le tourmenter par

par des chimères sans fondement, lui fait quitter en dépit de sa raison, les biens où peut-être il auroit dû se borner. Je me croyois, il y a quelques instans, au comble de mes vœux, & tout ici me paraît insipide. Je me reproche déja les momens que j'ai passés dans des lieux, dont je ne croyois jamais sortir. J'aspire au Parnasse où votre aide me promet des lauriers; mais me protégerez-vous toujours?

N'en doutez pas, me dit le Dieu avec un sourire aimable, si vous profitez des sages avis des Muses, & si vous n'oubliez pas les miens, vos vœux seront remplis, & votre ambition sera satisfaite. Je vous

en dirai davantage encore ; mais quittons ces Auteurs que ma préſence importune, & venez gouter des plaiſirs qui diſſiperont l'ennui que j'entrevois dans vos réfléxions Philoſophiques.

Jobéïs aux ordres d'Apollon, je ſaluai tous ces Auteurs qui commençoient à me glacer. Ils parurent plus ſatisfaits des applaudiſſemens que je leur avois prodigués, dans mes premiers tranſports, que des adieux que je leur fis. Cependant ils ſe diſpoſoient à nous conduire, Apollon le leur défendit, ils obéïrent ſans peine, & nous virent partir ſans regret.

Ma joie ſembloit renaître à meſure que j'approchai du Par-

naſſe, ſurpris d'un changement ſi prompt, que je ſuis différent de moi-même ! m'écriai-je ; ma joie qui ſembloit croître à meſure que je m'avançois dans cette habitation, ſemble s'augmenter à meſure que je m'en éloigne. Vous ne devez pas en être ſurpris, me répondit le Dieu, vous regretteriez encore ce ſéjour, ſi moins favorable en apparence, à vos préjugés, je vous en euſſe arraché avec violence. Bien des génies ſe font gloire d'y parvenir, & j'avoue qu'il *y en a entr'eux* avec qui je me plais ; mais quelquefois ma préſence les gêne, & je les quitte.

Ils vous ont paru aimables au

premier aſpect, ils ont tous un je ne ſçai quoi qui ſéduit ; mais dès que vous vous en êtes approché de plus près, & que leurs écrits vous ſont devenus familiers, vous y avez remarqué des fautes dont vous ne vous étiez point apperçu à une certaine diſtance. Vous avez reconnu le faux de leur expreſſion, l'irrégularité de leurs traits ; enfin vous avez mépriſé le clinquant qui vous éblouiſſoit.

Ce n'eſt pas que leurs défauts vous ayent fait méconnaître les Beautés qui vous avoient frappé du premier coup d'œil ; votre eſprit judicieux les a toujours diſtinguées ; mais elles ne ſe ſont pas

fait ſentir avec le même avantage qui vous avoit prévenu, & trop d'ombres ont affoibli leur éclat à vos yeux.

La bonté d'un Ouvrage conſiſte dans les penſées qu'il renferme; mais combien ne voit-on pas d'Ecrits paſſer tous les jours, à la faveur de l'expreſſion & du ſtile? combien ne voit-on pas, au contraire, de vers faibles qui contiennent dans leur meſure imparfaite, des beautés que l'œil du Lecteur a peine à diſtinguer, & que ſouvent il mépriſe. Une idée aſſujettie aux régles de l'Art par un Auteur qui écrit avec juſteſſe, acquiert dans ſes Ouvrages des graces qu'elle perd dans ceux d'un

Poëte, qui bravant toutes les régles établies par le bon goût, l'exprime comme il l'a conçuë. On pourroit regarder l'une comme un diamant enchâſſé dans un métal qui ternit ſon éclat, & comparer l'autre à l'ouvrage d'un Joyallier habile, qui ajoûte à l'éclat de la matiére qu'il met en uſage, par la délicateſſe de ſon travail.

Ne vous attachez donc jamais tellement à la penſée, que vous négligiez en ſa faveur les régles de l'Art. D'autres que vous n'égalerez jamais, les ont gardées; ce ſeroit une faibleſſe de vouloir vous ſouſtraire au joug glorieux auquel ils ſe ſont aſſujettis.

On peut comparer ces ouvra-

ges négligés (*a*) à une perſpective, qui repréſente, à une certaine diſtance, des objets ac-

REMARQUE.

(*a*) Toute cette allégorie tend uniquement à prouver que ces ſortes d'Ouvrages ne doivent pas être l'occupation *familiere* d'un Bel-Eſprit ; on peut les prendre, à differentes repriſes, pour un amuſement utile ; mais ſi on s'y attache uniquement, qu'on réfléchiſſe ſur leur ſolidité, & que, par une lecture aſſiduë, on ſe donne la peine d'examiner leurs imperfections, on s'ennuye bientôt, ou du moins on ſe repent tôt ou tard d'une application trop inutile, & trop infructueuſe, pour être conſtante. On s'apperçoit du vuide de cette lecture, & enfin on la néglige ; c'eſt ce que prouve la comparaiſon de la perſpective.

complis ; mais qui lorſqu'on s'en approche, ne paraît plus qu'un amas de figures tracées par le caprice, & qui ne préſentent plus aux yeux du Spectateur que des traits groſſiers, & confus qui lui cachent les beautés quil voyoit auparavant.

Votre ſituation préſente prouve la juſteſſe de la comparaiſon : tant que fondé ſur la prévention commune, vous n'avez enviſagé dans ces Auteurs que les ſaillies qui leur donnent un certain rang, tant que vous ne les avez conſidérés qu'avec les yeux du vulgaire, lorſque la renommée plutôt que le bon goût, a mis leurs écrits entre vos mains, vous y avez

avez vû des modéles ; mais quand après avoir détruit les préjugés qui vous attachoient à leur genre d'écrire, je vous ai permis de les examiner de plus près, vous avez senti la force de mes raisons, vous n'avez vû dans leurs discours qu'une indolence qui vous a surpris, leurs plus grandes beautés vous ont paru languissantes, votre esprit, formé dans la lecture des Corneilles, n'a pû s'accoutumer au stile négligé de ces faibles Auteurs, & vous vous êtes livré à l'ennui. Je l'avois bien prévû, c'est l'effet ordinaire que produisent leurs ouvrages, quand une lecture assiduë & familiére y fait découvrir les défauts dont vous vous êtes ap-

perçû dans leur séjour ; je ne vous l'ai fait connaître que pour vous en convaincre. On peut chercher dans leurs écrits un amusement agréable ; mais jamais on n'y trouve une instruction utile, & nécessaire. Des raisons aussi fortes, appuyées de l'autorité d'un Dieu qui veut persuader, effaçoient de mon esprit jusqu'au souvenir de mes préjugés passés. Je ne songeois plus qu'au Parnasse. Partagé entre l'espérance & la crainte, tantôt flatté des soins du Dieu, je me promettois un rang qui flattoit mon ambition, & bientôt convaincu de mon peu de mérite, je n'osois espérer qu'Apollon me seroit toujours propice. Je craignois un re-

vers d'autant plus funeſte, que mon élévation prochaine ſembloit me l'annoncer. Qui me répondra, me diſais-je, de l'aide d'un Dieu qui peut-être irrité de ma préſomption, ne cherche qu'à la confondre ! combien de Poëtes que ſa faveur avoit mis au-deſſus des traits de l'envie & de la critique, ſont-ils tombés, avec tout l'éclat qu'une réputation prématurée devoit leur faire craindre ! N'a-t-on pas vû le grand Corneille éprouver l'inconſtance d'un Dieu dont il avoit élevé le Temple, & reconnaît-on dans Pertharite, (a) le

REMARQUE.

(a) On ne reconnaît plus l'Auteur de Cinna dans Pertharite, dans Suréna, dans

fameux Auteur de Rodogune, & de Cinna ? Combien la France n'a-t-elle pas vû d'Auteurs couverts de gloire, & de lauriers immolés aux caprices du mauvais goût triomphant ? Apollon protége les

REMARQUE.

Agéſilas ; dans Attila, ni dans Pulchérie ; on ne peut pas lire ſa Théodore. Corneille a porté la Poëſie à ſon plus haut degré ; Cinna, Rodogune, les Horaces, le Cid, Héraclius, Polieucte, Pompée, &c. ſont des chef-d'œuvres uniques ; mais auſſi il ſemble ramper quand il n'eſt pas ſublime, & on ne peut plus lire ſes dernieres Piéces, quand on a lû celles qui lui ont mérité le nom de GRAND : tout le monde eſt d'accord ſur ce point.

Arts, il eſt vrai, il promet à ſes Favoris une gloire qui doit les récompenſer de leurs travaux ; mais de combien d'affronts cette gloire n'eſt-elle pas ſuivie ? L'Auteur (*a*) du Tartuffe, la gloire, & l'appui de ſon Théâtre, a vû le Public ingrat, & capricieux inſulter à ce même Miſantrope, que toute la France admire aujourd'hui.

Racine (*b*) l'honneur de ſon ſié-

REMARQUES.

(*a*) Moliére. Tous les Beaux-Eſprits conviennent que ſon Miſantrope eſt ſa meilleure Piéce ; cependant le ſuccès en fut longtems douteux, & les premieres repréſentations lui furent déſavantageuſes.

(*b*) Racine le ſeul Poëte qui ſe ſoit

cle, & de ſa patrie n'a-t-il pas été lui-même expoſé aux traits bizarres du caprice & de la prévention ? N'at-on pas vû la multitude préférer à ſon meilleur Ouvrage, une Piéce qu'on ne lit actuellement que pour rougir des écarts de l'eſprit humain ? (a) M. Crébillon ce Poëte il-

REMARQUE.

toujours ſoutenu dans ſa perfection, vit pendant quelque tems ſa Phédre prête à tomber, par les efforts de ſes ennemis, qui prodiguoient leurs louanges à celle de Pradon ; on ne peut pas comprendre, comment on a pû balancer un moment entre ces deux Piéces, ſans avouer qu'il y a des révolutions dans les eſprits comme dans les Empires.

(a) On dit que Corneille a repréſenté

luſtre, qui ſemble tenir le juſte milieu entre Corneille, & Racine, voit encore une injuſte cabale liguée contre lui, & jouit à peine d'une réputation que quarante ans de travaux lui ont acquiſe. Voltaire même (a) M. de Voltaire a vû des Au-

REMARQUE.

les hommes comme ils devroient être; Racine comme ils ſont, & Crébillon, comme ils ne devroient pas être. On peut dire que ce dernier eſt parfait dans ſon genre, comme les deux autres dans le leur. Il ne faut lire que Rhadamiſte, Atrée, Sémiramis, Electre, & Pyrrhus, pour en être convaincu, malgré toutes les objections ridicules de la critique.

(a) M. de Voltaire. On ſçait combien on a vû, depuis quelques mois, de Sa-

teurs connus jaloux de sa réputation, déchirer par des critiques insensées, les Ouvrages qui pouvoient seuls consoler la France de la perte des premiers, & du repos de Crébillon ; & moi, qui ne pourrois espérer quelques triomphes, qu'en suivant les traces de ces Poëtes fameux, je présumerois de mes faibles efforts une gloire qui ne doit être réservée qu'aux leurs, & dont ils ne jouissent paisiblement, que quand le Public qui les perd, immortalise leurs cendres par des regrets superflus. Non, continuai-je,

REMARQUE.

tyres, & de libelles courir contre ce grand Homme ; je les désignerai plus au long, sur la fin de cet Ouvrage...

je

je me flatte d'une espérance vaine, quand je prétendrois égaler ces Auteurs que j'admire, sçaurois-je si le Public daigne un jour applaudir à des Ouvrages, dont il semble ne connaître le prix, que quand la décadence des génies qui travaillent pour lui l'oblige à les regretter? Dois-je sur un frivole espoir, consacrer mes momens à des travaux peut-être infructueux? D'ailleurs puis-je sans orgueil, me flatter d'un succès dont l'impossibilité est fondée sur mon âge, (a)

REMARQUE.

(a) L'Auteur atteint à peine sa dix-septiéme année, il a fini ses Cours de Théologie & de Philosophie, il a pris ses degrés en Province; il travaille à Paris

qui ne me permet pas de courir dans la carriére, où je pourrois l'atteindre ? ...

Mais, que dis-je, la haine des Sots, & la prévention du Public m'empêcheroient de profiter des avantages qu'un Dieu daigne m'offrir ? Et parce que je ne puis comprendre, par quel motif il me prodigue des faveurs auxquelles je n'aſpirois point, je crois entrevoir dans ſes bienfaits la punition de ma témérité ; les ſecrets des Dieux ſont-ils connus aux Mortels ? doivent-ils être l'objet d'une recherche curieuſe ? dès qu'ils ſemblent s'intéreſſer à nos ſuccès, eſt-ce à nous à vouloir en pénétrer les raiſons ? Ce ſeroit s'abuſer de

le croire. Ils peuvent protéger qui bon leur ſemble, c'eſt un droit qui leur eſt eſſentiel. Tout ce que je vois n'eſt pas l'effet des vapeurs d'un ſonge, je veille, je ne puis douter de la préſence du Dieu, il m'invite à le ſuivre, il daigne m'inſtruire, dois-je m'allarmer, & chercher dans moi-même, ce qui peut me l'avoir rendu propice ? Le jeune Télémaque eût mal reconnu les bontés de Minerve, ſi quand elle ſe dévoila à ſes yeux, en quittant la forme de Mentor, il eût employé le peu de momens qu'il jouiſſoit encore de ſa préſence, à l'interroger ſur les motifs de cette bonté qui l'avoit engagée à partager, avec lui, l'eſ-

clavage & l'infortune.. Non je n'ai point oublié les projets pompeux dont je flattois mon ambition, quand ce Dieu daigna me servir de guide, je ne suis point avancé dans la carriére, pour en sortir avec opprobre, & ma gloire est blessée par des réfléxions si contraires à celles des grands Hommes, que je voulois suivre.

C'est ainsi que flottant entre la crainte & l'espérance, je tâchois de fixer mon esprit irrésolu, quand le Dieu, qui jusqu'alors avoit favorisé par son silence, cet entretien ennuyeux que j'eus avec moi-même, me dit : Quoi ! vous doutez encore de ma protection, & fertile à vous tourmenter, vous vous

livrez à des penſées accablantes, quand tout vous annonce que vos ſouhaits vont être remplis. Vous vous laiſſez abattre à la vuë des obſtacles, que l'exemple des grands Hommes vous invite à ſurmonter. Ils ont tous éprouvé l'inconſtance des jugemens des hommes. C'eſt par là qu'ils ſe ſont élevé des trophées immortels qu'ils n'auroient jamais mérités, ſi la crainte eût glacé leurs eſprits, & s'ils n'avoient pas par leur conſtance, forcé le Public à les admirer.

Quels Héros n'ont pas éprouvé l'inconſtance de la fortune ? Jamais ſe ſont-ils montré plus grands que dans ſes diſgraces ? Les Poëtes ſeuls qui par des voies différentes,

aſpirent au même titre, ſeroient-ils à l'abri des traits de l'ignorance, & de la prévention ? Doivent-ils rougir des critiques qui retombent ſur leurs Auteurs, & qui meurent ſouvent dès leur naiſſance ? Non. Il ſuffit aux grands Hommes de mériter une ſatisfaction, qui ſeule peut animer les eſprits timides & puſillanimes. Les honneurs qu'on rend à leurs rivaux ne les touchent point, ils ſe conſolent dans l'eſpérance certaine d'une gloire qui n'eſt réſervée qu'à leurs efforts. Cette eſpérance leur eſt d'autant plus chére, que leurs propres ennemis ſont tôt ou tard les victimes de leurs triomphes. Les ſuffrages de quelques partiſans éclairés ſont

les seuls qu'ils ambitionnent. Ils voyent avec douleur, le mauvais goût dominer pendant un tems; mais sa chûte inévitable les tranquilise.

C'est ainsi que ces Auteurs célébres qui ont immortalisé les Rois dont ils ont senti la magnificence, & la France qui les a vû naître, ont mérité ces lauriers qui se flétrissoient sur la tête de leurs prédécesseurs. C'est par des sentimens dont le vulgaire seul méconnaît la noblesse, qu'ils ont triomphé des faibles efforts de l'envie, & de la critique; ils préféroient leurs outrages à la gloire passagére, qui fait le bonheur des génies médiocres, & qui meurt toujours avant

eux. Ils ſçavoient que le nombre des ennemis, n'eſt ſouvent qu'une preuve du mérite de ceux qu'ils perſécutent.

Fondés ſur l'exemple de leurs modéles, ils ont appris qu'il étoit plus glorieux de ſouffrir avec les grands Hommes, que de triompher avec leurs Rivaux.

Ne penſez pas que je ceſſe de les favoriſer, quand ils ſemblent être en droit de m'accuſer d'inconſtance. Ces revers que je leur prépare leur ſont ſouvent plus utiles, que les applaudiſſements qu'on leur refuſe.

Un Sot qui ſe voit applaudi, rampe toujours en croyant s'élever. Content de ſes ſuccès qu'il attribue

l'attribue aux graces de ſon ſtile, il ne ſçait pas en changer. Enfin il ſe plaît d'autant plus à être Sot, qu'il croit ſe ſoutenir par ſa ſottiſe même. Un homme d'eſprit, au contraire, qui ſe regle plutôt, ſur les éloges d'un petit nombre d'hommes éclairés, que ſur les ſiflets du Vulgaire, & qui ſe défie de ſes propres ſuccès, ſçait profiter également des faveurs, & des diſgraces du Public. Les éloges des beaux Eſprits, l'excitent à continuer à les mériter, par le mépris de la critique, & cette critique même lui inſpire le noble deſſein de ſe ſurpaſſer lui-même, & par là, il force ſes Rivaux à l'admirer en ſilence.

Enfin les faveurs du Public lui font éviter ce qui pourroit attirer sa disgrace, & les disgraces lui font rechercher, avec plus de soin, les applaudissemens qu'il ambitionne. Cessez donc de croire que je cesse de proteger les Auteurs, quand ils ont à se plaindre du Public. c'est plutôt alors que je leur donne des marques d'une protection plus singuliére. Rousseau, (a) Ne se seroit-il pas égaré sur les traces de Quinaut, si ses Opéra eussent été applaudis, & si leur mauvais succès ne l'eût pas averti de se si-

REMARQUE.

(a) Les Opéra de Rousseau, n'ont point eu de succès.

gnaler encore, sur des sujets qu'il sembloit négliger, pour courir dans une carriere, où depuis longtems l'Auteur d'Atys (a) & d'Armide, ne craint plus de rival. Oui, ces chagrins passagers sont des écueils salutaires qui tracent le chemin qu'on doit suivre, la crainte du danger qu'ils présentent, fait qu'on les évite avec plus d'exactitude.

Comparez, maintenant, ces faibles orages, à la gloire qu'ont

REMARQUE.

(a) Quinaut. Depuis cet Auteur on a vû fort peu de bons Opéra. Tout le monde convient qu'on n'a point encore égalé son Atys, & son Armide.

acquiſe ceux qui les ont bravés, vous ſerez confus d'avoir balancé un inſtant à me ſuivre. Songez que plus un Poëte a d'ennemis, plus il lui eſt glorieux de les ſurpaſſer.

Vous aſpiriez au titre d'Auteur, j'ai vû que vous cherchiez à vous élever, votre préſomption vous auroit écarté de la cariere où vous vouliez avancer. Déja vous celébriez les conquêtes d'un Roi qui fait le bonheur, & la gloire de ſon peuple. Préſomptueux admirateur de ſes vertus, vous penſiez à l'immortaliſer, par des vers à qui le zéle ſeul peut ſervir d'excuſe. Un projet ſi téméraire vous a attiré mes regards,

j'ai admiré votre choix, votre témérité m'a surpris; mais comme je protége toujours, ceux qui consacrent leurs talens à des héros dignes de cet hommage, j'ai voulu moi-même vous servir de guide, dans un travail où mon inspiration est si nécessaire. Je n'ai pas permis, que vos essais fussent confondus, avec ceux de ces Auteurs mépriſables, que l'intérêt seul anime, & qui se déshonorent par une flatterie servile, & ridicule. Je vous ai fait sentir la grandeur de vos projets, & les soins qu'ils exigeoient, pour vous distinguer de cette foule de génies médiocres, qui rampent en croyant s'élever, & qui se laissent aveugler par la

tendreſſe qu'ils ont pour leurs ouvrages. J'ai vû avec plaiſir, que mes diſcours ont fait ſur vous l'effet que j'en devois attendre ; ce ſont là les ſeuls motifs qui m'ont engagé à vous inſtruire. Je récompenſe toujours, les travaux de ceux que l'amour de la gloire fait agir. La plûpart des hommes ſe contentent de les admirer ; mais les Dieux ne ſe bornent point à des faveurs légéres, qu'ils ne pourroient refuſer ſans injuſtice. Ils ſe plaiſent à répandre des bienfaits, dont ils ne ſont jamais avares envers le mérite : c'eſt un des attributs de la Divinité : c'eſt par une conduite ſemblable, que les Protecteurs des beaux Arts mérite-

roient des autels, dans les monumens qu'ils ont érigés pour leur conservation.

C'est à cette bonté naturelle aux Dieux, que vous êtes redevable de mes bienfaits. Ne vous laissez donc pas séduire par des idées qui vous en rendroient indigne. Déja vous approchez du Parnasse, venez y apprendre à louer, d'une maniere digne de lui, ce Monarque dont vous chantiez les Exploits, dans un tems où vous ne deviez encore qu'admirer, & vous taire.

Des discours si conformes à mes désirs, rassurerent mon esprit ébranlé par des réfléxions, que j'avois puisées, peut-être, dans le séjour

de l'indolence. Non, grand Dieu, m'écriai-je avec transport, les disgraces ordinaires à ceux qui cherchent à s'immortaliser, ne m'ont jamais intimidé. L'exemple de ceux qui les ont mépriſés, ſuffiſoit pour m'animer à ſuivre leurs traces; mais je n'oſois me flatter d'une protection, dont ils étoient dignes par leur mérite, & qui ſeule pouvoit ſuffire à leur ambition. Pouvois-je m'attendre à des bienfaits que je ſçavois n'avoir pas mérité? Non. Témoin journalier de l'injuſtice des hommes envers les talens, je ne penſois pas m'attirer les regards d'un Dieu par de faibles diſpoſitions, qui n'annonçoient encore que des travaux infructueux.

tueux. Pardonnez donc aux caprices d'un Mortel qui, loin de balancer à vous suivre, regrette tous les momens qu'il n'a pas employés à vous témoigner sa reconnaissance.

Rassurez-vous, me répondit Apollon, banniſſez de votre esprit ces idées sérieuses qui vous occupent, rappellez, à l'aspect du Parnasse, ces idées agréables que l'espérance d'y parvenir, vous inspiroit autrefois.

Vous voyez ce mont fameux où j'ai voulu vous conduire, examinez le rang que les grands Hommes y ont acquis par leurs travaux, instruisez-vous avec les Muses des régles auxquelles il vous

faut assujettir, pour mériter d'y être un jour admis. L'instant s'approche, où je dois vous laisser avec elles, déja les ombres de la nuit commencent à se dissiper, & ma présence est nécessaire au monde. Profitez des sages avis de ces Poëtes fameux que, déja, vous pouvez appercevoir. Gravez-les dans votre esprit avec d'autant plus d'attention, que je vous ordonne d'en faire part au Public, à qui vous devez consacrer toutes vos lumieres. Apprenez aux Auteurs modernes qui semblent oublier les préceptes de Despréaux, qu'en vain un Poëte veut s'élever au Parnasse par des routes inconnuës, qu'il rampe toujours, tant

que la gloire n'eſt pas le ſeul motif qui l'anime à courir dans la carriére. Prouvez-leur par votre exemple, que je protége toujours ceux qui n'ont d'autre but que de s'immortaliſer, par la culture des Arts.

Rappellez-vous les objets qui vous ont frappés dans le ſéjour aimable, en apparence, (a) où vous

REMARQUE.

(a) Si l'on eſt entré dans la penſée de l'Auteur, quand il a fait la deſcription de ce ſéjour, on connaîtra facilement, qu'il n'admet pas une égalité de génie, dans tous ceux qui l'habitent. On n'a pas voulu comparer les Chaulieux, & les la Fare avec l'Auteur *ſuppoſé* de la lettre en vers des pages 36, & 37. On

vouliez vous fixer. Découvrez l'erreur grossiére, de ceux qui prétendent, qu'on peut parvenir au Temple du goût, sans exactitude, & sans justesse. N'oubliez point la différence que je vous ai faite d'un Zoïle, à un Aristarque, du stile naturel à l'affecté, & du Poëte énergique, & sublime à l'Auteur libre & négligé.

REMARQUE.

doit s'appercevoir au style de cette Piéce, que l'Auteur a voulu parodier ces phrases tendres, & rebattuës, ces jeux de mots insipides, ces pensées plus triviales qu'ingénieuses, qu'un Poëte exténué fait valoir dans une déclaration, & qui sont excusables dans un Auteur négligé, qui travaille par amusement, & sans étude.

Ecrivez vos réfléxions, elles ne seront pas inutiles ; on y verra les obstacles, que les préjugés opposent, à ceux qui commencent à les combattre. Les revers qui menacent les Poëtes, vous avoient effrayé, ils pourroient en effrayer d'autres ; c'est pour eux que vous devez écrire, les circonstances les plus légéres, en apparence, sont, souvent, les plus instructives.

Craignez d'ennuyer le Public, c'est le défaut ordinaire des Ecrivains modernes. Les préceptes les plus sages, ne font aucune impression sur l'esprit, si celui qui les donne paraît s'en être écarté, dans ses propres Ouvrages. Préférez l'enjoûment poëtique, aux réflé-

xions sérieuses, & assoupissantes. Evitez, cependant, le stile uniforme de quelques Auteurs, qui sont toujours ou trop, ou trop peu sérieux. Sçachez, par une heureuse diversité, instruire, & récréer vos Lecteurs. N'imitez pas ces Critiques ridicules, qui sacrifient à la haine qu'ils ont pour leurs rivaux, le bon sens qui devroit régner dans leurs Satyres. Fuyez aussi, l'excès contraire de ces panégyristes dangereux, qui louent dans leurs protecteurs, les mêmes défauts qu'ils reprochent aux autres : l'un & l'autre excès est méprisable. L'estime qu'on a pour un Auteur doit être bornée par la raison, & jamais sage Partisan de

Crébillon, n'admira ſon Idomenée. (a)

Soyez toujours judicieux ; également favorable au mérite, diſtinguez-le toujours, même dans les écarts de l'eſprit des Sots ; c'eſt-à-dire, dans les belles penſées que le hazard, ou l'application a pû leur inſpirer. Enfin louez dans Chapelain même, quelques vers que vous admireriez dans Corneille.

REMARQUE.

(a) Idomenée, premiere Piéce de M. Crébillon ; il la fit paraître, à ce qu'il dit lui-même dans la Préface de ſon Atrée, » par une témérité de jeune homme, qui » ne connaît point encore les riſques de » l'impreſſion. »

j'exige de votre reconnaissance...

Pénétré des bontés d'Apollon, je lui dis ; l'impossibilité seule, grand Dieu, peut borner les désirs que j'ai, de reconnaître vos bienfaits. Je sçai qu'en les faisant connaître, ils m'exposeront aux traits de l'envie. Elle les révoquera peut-être en doute, ou du moins, elle trouvera contre leur réalité, des raisons plausibles dont j'aurai peine à me défendre, sans votre secours. Mais une crainte si frivole ne m'arrêtera point. Votre protection m'honore trop, pour que je craigne de la divulguer ; permettez-moi, seulement, de l'implorer encore, dans un tems où elle seule peut persuader des

faits, que je n'avancerai que par vos ordres.

Soyez sûr, me dit Apollon, avec un sourire aimable, qu'un Ouvrage entrepris pour m'obéir, ne vous sera point funeste. Je seconderai vos efforts, & vos ennemis, sans mon inspiration, ne pourront vous nuire : je la leur refuserai toujours, si vous n'oubliez, jamais, les régles que je vous ai prescrites.

Je remerciai le Dieu, avec des transports de joie que je ne pus lui cacher, & dont rien ne pouvoit altérer la douceur. Déja je faisois le projet d'un livre, je lui cherchois une titre convenable ; mille idées différentes se présentoient à

C'eſt par là, que vous vous mettrez à l'abri des traits de la Satyre. Ceux même que vous critiquerez, verront en vous un Cenſeur équitable, ils reſpecteront vos jugemens, ſans les haïr, ni les craindre.

On ſçait trop combien Boileau, fut utile à ſon ſiécle, pour proſcrire une critique, dont les ſuites ne peuvent être qu'avantageuſes. Moins ſévére, s'il eſt poſſible, tâchez de vous acquérir, comme lui, l'amitié des grands Hommes, ſans vous attirer la haine des génies médiocres. Reſpectez même dans leurs Ecrits, les traits d'imagination qui méritent des éloges. (a)

REMARQUE.

(a) On doit reſpecter dans les Ecrits les

Déteſtez

Déteſtez la prévention ; ayez ſoin que votre ſtile réponde toujours aux ſujets que vous traitez. Partagez enfin, avec vos égaux, les connaiſſances que vous aurez puiſées dans les entretiens des Muſes. Apprenez-leur les ſoins particuliers que j'ai pris de vous inſtruire, & les motifs qui m'y ont engagé : c'eſt la ſeule marque que

REMARQUE.

plus mauvais, les beautés qu'on y trouve par hazard, & dire avec Boileau :

Un Vers noble, quoique dur
Peut s'offrir dans la Pucelle.

Ce n'eſt que par là qu'on Critique peut prendre l'Abeille pour ſa deviſe :

Cuncta terrâ libat, cunctis sua spicula figit.

mon esprit, qui vouloit, par la promptitude de son travail, témoigner au Dieu la vivacité de sa reconnaissance.

Il s'apperçut de mon agitation. Je vois avec plaisir, me dit-il, que déja vous pensez à suivre mes conseils; mais vous vous remplissez trop tôt de votre projet. Souvenez-vous de ce précepte de Poëtique :

Travaillez à loisir, quelqu'ordre qui vous presse;
Hâtez-vous lentement... *Boileau.*

Un Ouvrage précipité ne peut être qu'imparfait. Il faut pour écrire avec ordre, étudier longtems son sujet, former ensuite son plan, & l'exécuter avec lenteur.

C'eſt une erreur groſſiére, de penſer qu'un Poëte ſoit excuſable, quand il n'a mis que très-peu de tems à faire un mauvais Poëme. L'excuſe eſt ridicule, ſurtout pour un Auteur qui ſans ſe précipiter, en auroit pû faire un parfait.

La précipitation entraîne néceſſairement la confuſion, & l'obſcurité dans un ouvrage : ce ſont les défauts ordinaires de ceux, à qui la vivacité d'imagination ne permet pas de réfléchir longtems ſur ſur les objets qu'ils ont conçus, avec trop de facilité. Défiez-vous toujours, de ces premieres idées qu'un feu poëtique inſpire. Je ſçai que par un hazard capricieux, elles réuſſiſſent quelquefois ; mais

ſouvent elles n'ont d'autre mérite, qu'un déſordre pompeux qui les fait admirer au Vulgaire ; ce déſordre peut faire un Verſificateur empoulé * ; mais il ne peut jamais caractériſer un vrai Poëte.

Le feu de l'imagination ſe rallentit aiſément, s'éteint quelquefois, & ne ſe rallume qu'avec peine ; auſſi voit-on ſouvent des ouvrages animés, languiſſans, & obſcurs ; ſi l'on y remarque de tems en tems des ſaillies aſſez vives, elles ſont plutôt des écarts de l'eſprit de l'Auteur, que des preuves de ſon génie.

Sçachez donc tenir, toujours, un juſte milieu entre le trop de

* Impétueux comme Brébœuf.

promptitude, & le trop de lenteur. Vous ne devez point, encore, vous occuper d'un Ouvrage qui vous ſeroit inutile, ſans les avis des Muſes. Banniſſez donc ces réfléxions vaines, & commencez à réfléchir ſur les objets qui ſe préſentent à vos yeux.

A ces mots, mes premieres idées ſe diſſipérent. Je me trouvai au pied du Parnaſſe; j'avois franchi, ſans m'en appercevoir, tous les obſtacles qui l'environnent. J'attribuai cet heureux préſage, à la bonté du Dieu qui m'avoit ſervi de guide; je fus étonné d'un ſpectacle nouveau que mes réfléxions précédentes, ou l'éloignement avoient dérobé à ma vuë...

Dans un Païs aux Beaux Eſprits connu,
Eſt un vallon habité par les Muſes,
Vallon, où Sot jamais n'eſt parvenu
Ni par aſſaut, ni par ſecrettes ruſes.

Comme je n'écris que pour les Beaux-Eſprits, & que mon livre pourroit tomber entre les mains de quelques Sots, il eſt inutile de leur nommer un Pays où ils ne parviendront jamais, & que tous les autres connaiſſent.

Au pied du mont, eſt un foſſé bourbeux,
Où mille Auteurs dans la fange croupiſſent,
Du bruit confus de leurs concerts affreux,
De toutes parts, les échos retentiſſent.

C'eſt là, que ces Rimeurs glacés, dont le hazard a quelquefois inſpiré la Muſe groſſiére, ſont réunis avec leurs panégyriſtes. C'eſt dans

dans ces marais que ſont plongés...

Ces Auteurs dont les vers forcés
Couverts d'une infâme pouſſiére,
Chez Barbin, en foule entaſſés
Ne virent jamais la lumiére.

Ces Ecrivains groſſiers que l'orgueil aveugle, & qui n'ont jamais penſé que c'eſt le principal défaut des Cotins, & des Liniéres; ceux qui, parce qu'ils ont quelquefois croaſſé ſur le Parnaſſe, s'érigent en arbitres de la Poëſie; enfin les Cenſeurs ridicules de tous les bons Ouvrages s'efforcent, en vain, à grimper au ſommet de l'Hélicon: après quelques efforts inutiles, ils retombent à l'inſtant, dans l'abîme dont ils voudroient ſortir. Leur chûte honteuſe réjouit leurs Ri-

vaux, qui tout couverts de lauriers insultent à leur malheur . . . La haine qu'ils ont contre les beaux-Esprits, augmente à la vuë de leurs triomphes.

Là Chapelain, (*a*) jurant contre sa plume,
Voit de ses vers l'insipide volume,
Dans les marais tristement entassé
Près d'un Pradon, dans la bourbe enfoncé.
Plus loin Pradon (*b*), dans des vers imbéciles
Poussant aux Cieux des plaintes inutiles,
Près d'un Cotin, voit ces mêmes écrits
Que la cabale admira dans Paris.

REMARQUES.

(*a*) Chapelain si connu dans les Satyres, Auteur du Poëme de la Pucelle.

(*b*) Pradon, Auteur de Thésée, & de Régulus ; la cabale l'applaudit pendant un tems.

A cette vuë, leur fureur poëtique s'exhale, par des regrets que leur dicte l'envie. Elle les excite, tantôt à réunir leurs faibles efforts contre les Favoris des Muſes, tantôt à ſe déchirer les uns les autres, par une critique mutuelle de leurs Poëmes.

Ils regrettent les applaudiſſemens paſſagers, que l'ignorance prodiguoit à leurs ouvrages, l'orgueil toujours prompt à les abuſer, les flatte encore de l'eſpérance vaine d'arriver au Parnaſſe. Ils reliſent leurs Ouvrages avec une ſatisfaction ſecrette, qui les perſuade que tôt ou tard, on rendra juſtice à leur mérite.

Cependant ils oſent à peine le-

ver les yeux vers la cime de ce Mont, où ils brûlent de parvenir ; l'aſpect de leurs Rivaux les irrite ; ils vomiſſent contr'eux les injures les plus groſſiéres : quoique leur haine contre les grands Hommes ſoit univerſelle, ils frémiſſent encore à la vuë de Boileau, qui ſemble les braver, par l'air dédaigneux dont il regarde leurs Ouvrages. Les uns lui reprochent avec fureur, de s'être approprié les dépouilles d'Horace ; d'autres oſent encore lui faire un crime, de ces mêmes Satyres, dont ils furent autrefois les victimes ; enfin d'autres plus timides, font d'inutiles efforts pour s'attirer ſon ſuffrage, par des louanges fades, & ridicules qui ne

parviennent pas juſqu'à lui, & qui ſe perdent dans les airs.

C'eſt dans ce ſéjour affreux, que ſont raſſemblés les Pradons, les Bourſaults (*a*), & les Scuderis. Je reconnus quelques-uns d'entr'eux à leur ſtile, qui m'auroit endormi, ſans la préſence d'Apollon, qui vouloit que je fuſſe témoin de leur ignominie...

Vils Ecrivains que la cabale admire,
Eſprits bornés qu'inſpira la Satyre,
Cotins du ſiécle, Auteurs trop peu ſifiés
D'orgueil, toujours, & d'ignorance enflés;
Et vous encor, Ariſtarques ſtériles,
Pradons nouveaux, & modernes Zoïles,

REMARQUE.

(*a*) Auteurs connus dans les Satyres.

N'attendez pas, que vos noms ignorés
Soient dans ces vers, au bon goût consacrés.

C'eſt dans ces lieux, que je rencontrai tous ces modernes qu'on reconnaîtra tôt ou tard, & qu'il ſeroit inutile de nommer. Leur préſence commençoit à m'aſſoupir, lorſqu'une voix lamentable que j'entendis, ne contribua pas peu à me tirer du profond aſſoupiſſement, où j'allois me livrer. Je portai mes pas vers l'endroit dont ces plaintes me ſembloient ſortir; enfin après une recherche exacte, je crus diſtinguer l'objet dont les cris m'avoient frappé...

Le chef couvert d'une calotte antique,
D'un vieux Rimeur mépriſable relique,

Dans les marais, un phantôme odieux
Levant, à peine, un front audacieux,
D'un geſte horrible, & d'un regard affreux
Lançoit au Pinde, un œil préſomptueux,
Et dans l'accès d'un tranſport poëtique,
Sa Muſe en pleurs, maudiſſoit la critique.

Je frémis à cet aſpect bizarre ; mais quelle fut ma ſurpriſe, quand Apollon, à qui j'avois demandé qui pouvoit être ce Poëte, m'apprit que c'étoit l'Abbé Cotin, qui depuis près d'un ſiécle ſe plaint du ridicule que Boileau lui a donné dans ſes Satyres, & forme des projets de vengeance qu'il lui eſt impoſſible d'exécuter ; en effet m'étant avancé plus près encore, je l'apperçus diſtinctement. Il voyoit avec douleur ſes ſermons, & ſes vers mépri-

ſés, par ceux même qui furent autrefois ſes partiſans. Il ſe plaignoit de la ſévérité de Deſpréaux, qui ſembloit encore lui dire du haut du Parnaſſe :

Et qui ſçauroit ſans moi que Cotin a prêché ?

A la vuë de ce terrible Satyrique, il lui diſoit avec fureur...

Que t'ai-je fait ?... n'ai-je pas comme toi,
Eterniſé les conquêtes du Roi ?
Pradon, Perrin, Bonnecorſe, Liniére
De mon vieux ſtile admiroient la lumiére ;
Hélas ! ma gloire excita ton courroux,
De mon mérite admirateur jaloux,
Tu frémiſſois, odieux Satyrique,
Lorſque Perrault (*a*) fit mon panégyrique...

REMARQUE.

(*a*) Perrault prit le parti de Cotin, contre le Satyrique.

Mais

Mais crains qu'un jour, en dépit de tes vers,
De mes ſuccès rempliſſant l'Univers,
Mon nom fameux, obſcurciſſant ta gloire,
En lettres d'or, gravé par la Mémoire,
Ne faſſe dire aux Ecrivains ſurpris:
Boileau, ſans ton Rival, liroit-on tes Ecrits ?...

A ces mots mille Auteurs s'excitoient à applaudir, par des éloges qu'ils s'efforçoient de mettre en vers; mais bientôt rebutés d'un travail inſipide, ils recommençoient leurs plaintes.

Ils croyent que des lauriers immortels ſeront un jour la récompenſe de ces faibles efforts, toujours recommencés, & toujours interrompus. Ils eſperent que leurs écrits ſeront un jour ſubſtitués,

ſur le Parnaſſe, à ceux de leurs Rivaux.

Je remarquai quelques-uns d'entr'eux, dont l'unique occupation étoit de louer les Ouvrages des autres. L'orgueil ſe ſervoit de ces vils inſtrumens, pour ranimer en eux un eſpoir, que le ſouvenir de tant de projets inutiles pourroit éteindre un jour. Les uns, ſurpris de ſe voir environnés d'un amas de volumes qu'ils ont produits, s'étonnent de ſe voir confondus avec les Auteurs de quelques recueils abrégés de Sonnets, & de Madrigaux. Il ont encore leurs flatteurs qui leur prouvent que bientôt, l'Univers déſabuſé, rendra un juſte hommage à leur

mérite, qu'il ne seroit pas juste que tant de travaux fussent privés d'une récompense, qui déja leur est acquise.

Ces Auteurs insipides de quelques Vaudevilles malins, ou de quelques Satyres qu'on n'a jamais luës, dont les écrits ramassés forment à peine un petit volume, ont aussi leurs admirateurs. Ils leur démontrent, en mille maniéres, que c'est l'erreur commune des Libraires, de penser qu'un gros livre est toujours le meilleur; qu'un petit nombre de pensées choisies, est plus assuré de plaire, qu'un *in-folio* de fadaises, qu'on n'a jamais pû lire entier, & qui n'est propre qu'à garnir la

Bibliothéque d'un Collége. Le principe de ces panégyriſtes étoit raiſonnable ; mais l'application qu'ils en faiſoient aux ouvrages de leurs partiſans, me parut inſupportable & ridicule.

Cependant ces Poëtes ſont encore avides de ces louanges, qui confirment la tendreſſe qu'ils ont pour leurs écrits. Les Auteurs mêmes de ces Satyres, qu'on voit dans quelques éditions, à la ſuite de celles de Boileau, ſont encore environnés de quelques Ecrivains ſtupides, (a) qui les ont autre-

REMARQUE.

(a) Les Satyres contre les maris, contre les Directeurs, contre les Abbés, contre les Moines, contre les abus, & con-

fois attribués à ce Poëte, par une erreur groſſiere, & qui déſabuſés maintenant, d'une opinion ſi extravagante, oſent encore comparer les unes aux autres, dont le

REMARQUE.

tre les Monopoleurs Eccléſiaſtiques.

J'attaque ici ces perſonnes ridicules, qui parce qu'elles ont lû dans de mauvaiſes Editions, ces Satyres, ſous le nom de Boileau, penſent qu'il en eſt réellement l'Auteur, & n'ont pas eu l'eſprit d'en diſtinguer le ſtile, j'en ai vû de très-opiniâtres ſur ce point, qui non ſeulement ne rougiſſoient pas d'une pareille bévuë, mais qui la ſoutenoient encore; cependant la différence eſt ſi grande, qu'il faut être ou Sot, ou effronté pour n'en voir aucune. Effets du préjugé!

ſtile leur paraît encore égal à celui de ce fameux Satyrique, ils aiment mieux attribuer aux caprices du ſort, la différence qu'on en a faite, confondre Boileau avec Cotin, & ſe complaire dans leur ignorance, que de reconnaître qu'ils ont pû ſe tromper.

Parmi cette foule de panégyriſtes, je reconnus Pelletier, la Serre, & Colletet. Quelques-uns d'eux s'occupoient à ramaſſer en un volume, une certaine quantité de Sonnets, de Madrigaux, enfin de toutes ces fadaiſes qu'ils livroient autrefois à vil prix, à tous ceux qui s'étoient ſervi de leurs plumes. Ils déploroient, à la vuë d'un nombre preſque infini de

Piéces fugitives, l'injuſtice des hommes envers les talens, & la décadence des Arts, ils avoient oublié une partie

De ces vers reconſus, qu'autrefois dans Paris
Ils prodiguoient à juſte prix,
Aux Clercs, aux Laquais, aux Commis,
Bref à tous ceux dont les eſprits
D'un amour *Equivoque* épris,
Eſpéroient plus, de leurs écrits,
Pour apprivoiſer leurs IRIS,
Que des traits du Dieu de Cypris.

Ils tranſcrivoient avec exactitude, cette multitude innombrable de quatrains, de complimens, de ſouhaits de nouvelle année, que l'intérêt leur fit produire, & qu'une troupe de Pédans honoroient de leur approbation. Ils joignoient

à ces fruits inconnus de leur veine, quelques autres Ouvrages qui les ont fait connaître ; une certaine quantité de Poëmes, un petit nombre de Tragédies répréſentées une fois, & qui n'ont jamais reparu depuis, quelques Opéra qu'on ne peut plus trouver chez les Libraires, quelques Epîtres flatteuſes adreſſées à leurs protecteurs ; enfin ils réuniſſoient dans un même recueil, tous les vers dont ils pouvoient ſe ſouvenir. Satisfaits de leur rang ſur le Parnaſſe, au ſommet duquel ils n'avoient jamais aſpirés, ils ſe plaignoient ſeulement des diſgraces de la fortune.

Ils ſe conſoloient, cependant, perſuadés

persuadés que l'homme d'esprit doit se rendre les chagrins familiers, par des réflexions qui les dissipent. Ils s'occupoient encore à louer leurs modéles, & uniques admirateurs de Cotin, ils lui prodiguoient ces mêmes louanges, dont ils honoroient autrefois les soutiens des Beaux Arts.

Je considérai, avec attention, ces spectacles, sans plaindre ces différens Auteurs. Victimes de leur présomption ridicule, je n'envisageai, dans leur sort, que la juste récompense de leur témérité. J'eus horreur de quelques-uns d'eux qui gardoient encore, dans ces lieux funestes, l'inclina-

tion qu'ils avoient euë à déchirer la réputation des autres, par des libelles diffamatoires. Je reconnus entre eux...

Gacon (a) ce Rimeur satyrique,
Dont l'humeur perverse, & caustique
Jadis se croyant tout permis,
Dans ses malicieux écrits
Diffama tous ses ennemis;
Et dans ses rimes criminelles,
Funestes, même à ses amis,
Osa répandre dans Paris,
Un infame amas de libelles.

Il se plaisoit encore, à relire ces ouvrages monstrueux qui lui attirerent la haine du Public. La

REMARQUE.

(a) Poëte qui fut la victime de ses libelles.

perte de ſa liberté qui fut, autrefois, la peine trop juſte de ſes travaux, n'avoit fait aucune impreſſion ſur ſon eſprit. Il inſultoit aux malheurs de ſes égaux; il reprochoit à Chapelain (*a*) ſon avarice, à Pradon (*b*) ſon ignorance, à tous en général, quelques défauts particuliers, que lui ſuggéroit l'envie, qui ſembloit l'animer. L'horreur qu'on avoit de lui ſe remarquoit aiſément, par les

REMARQUES.

(*a*) On a regardé Chapelain, comme un modéle d'avarice... Voyez le Boléana.

(*b*) Huer la métaphore, & la métonimie: Grands mots, que Pradon croit des termes de Chimie. *Boileau.*

efforts que ces Poëtes faiſoient pour le fuir.

Vous voyez, me dit Apollon, les ſuites funeſtes de la Satyre, quand la raiſon ne ſçait pas la modérer. Ces Satyriques mépriſables qui fondés ſur la prévention, ou ſur une haine injuſte, s'occupent uniquement à nuire, ſont ici, comme ailleurs, l'effroi de tout le monde : craignez un ſort ſemblable ; ſongez que la critique a des bornes qu'elle ne doit jamais franchir. Admirez la prudente diſcrétion de Deſpréaux qui diſtingua toujours le mérite, même dans ceux que la qualité de mauvais Poëtes, rendoit indignes de ſon ſuffrage : c'eſt ſur un ſem-

blable modéle que vous devez vous former.

Voyez l'eſpace immenſe qui ſepare les mauvais Auteurs, du ſéjour de ceux qui habitent avec les Muſes. Faites attention qu'il n'y a aucune différence entre l'Auteur déteſtable, & le Poëte médiocre : Tous deux ont crû parvenir, en rampant, au ſommet du Parnaſſe, & tous deux ſont égaux dans ce ſéjour ....

Un Poëte croit, en vain, s'élever par de préſomptueux efforts, il rampe toujours, ſi l'amour de la gloire ne l'a pas rendu digne de mon inſpiration. C'eſt par là que ces Auteurs intéreſſés, qui font un trafic honteux des Beaux Arts,

& qui plus attentifs au gain qu'à l'honneur, ne penſent en travaillant, qu'au prix qu'ils peuvent retirer de leurs ouvrages, ſont confondus ici, avec ceux qui n'ont pas même cherché à s'acquérir, par un heureux travail, les diſpoſitions qu'ils n'ont jamais eûes.

Peut-être un jour l'Auteur du nouveau Monde (*a*) auroit pû

REMARQUE.

(*a*) L'Abbé Pellegrin avoit des diſpoſitions pour le Théâtre, ſon Nouveau-Monde ſera toujours applaudi; il avoit fait auſſi une bonne Tragédie ſous le nom de Pelopée; ſon Opera de Jephté a eu du ſuccès &c. Heureux! s'il n'avoit pas travaillé, uniquement, pour l'intérêt.

mériter une réputation brillante, ſi moins prodigue de ſes vers, il n'eût pas négligé le peu de talens qu'il avoit pour le Théâtre, pour travailler à la Traduction d'Horace, qu'il a rendu ridicule en vers Français. La plûpart de ceux que vous voyez ici, ſe ſeroient ſans doute diſtingués, ſi par une heureuſe expérience, ils avoient pû connaître le genre d'écrire qui convenoit à leur génie. Si Pradon, moins amoureux du Théâtre, ſe fût borné à des ouvrages moins ſérieux, peut être pourroit-on les lire ſans ennui; mais enyvré des ſuccès que le nombre de ſes admirateurs ſembloit lui promettre, il oſa ſe meſurer

avec Racine, & l'on se souvient à peine qu'il ait jamais écrit.

Les talens sont partagés, jamais on n'a vû d'Auteur exceller dans tous les genres différents. Je sçais que Voltaire, (a) est le seul dont le génie plus universel se soit exercé sur tout ; Auteur du premier Poëme épique que jamais la France ait avoué, ses succès ont

REMARQUE.

(a) M. de Voltaire est le seul Auteur qui ait réussi dans le genre Epique. Zaïre, Œdipe, Brutus, César, Alzire, Mérope, Mahomet lui ont mérité de justes applaudissemens. Son Temple du Goût est un modéle de critique, si l'on excepte l'article de Rousseau, son génie, pour l'histoire, s'est manifesté de tout tems.

répondu

répondu à ſes travaux. On a vû le même Poëte, qui avoit chanté les exploits d'un grand Monarque d'une maniere digne de lui, partager avec Crébillon, les applaudiſſemens du Public, & prouver aux Français, que les génies ne ſont point encore épuiſés, comme on l'annonce tous les jours. On a également admiré, dans ſon Temple du Goût, le ſel réjouiſſant d'une critique judicieuſe, & délicate; on a reconnu l'élégant badinage de Marot, dans ſes poëſies vives, & enjouées, & ſa proſe auſſi belle que ſes vers, n'a pas peu contribué à lui acquérir la gloire dont il jouit. Hiſtorien exact, Philoſophe éclai-

ré, il ſemble avoir réuni dans lui ſeul, tous les talens qui ſont partagés dans les autres ; cependant cet Auteur univerſel a vû tomber ſon Temple de la Gloire, (a) & ſes Opera auſſi peu lûs que ceux de Rouſſeau, ſont déja tombés dans l'oubli. C'eſt ainſi que les plus grands Poëtes travaillent ſouvent par goût, des ouvrages qui ne

REMARQUE.

(a) Quelques ombres, quelques défauts
Ne prouvent rien contre un éloge.. &c.

On eût crû M. de Voltaire univerſel, s'il n'eût pas fait d'Opéra. Il reſte à ſçavoir ſi ce n'eſt pas faire ſon éloge, quand on dit que ſon génie n'eſt pas propre à ce genre d'écrire.

peuvent pas réuſſir entre leurs mains.

Rouſſeau, que Voltaire par une licence poëtique, a exclu de ſon Temple du Goût, cet Auteur qui ſera peut-être encore longtems, l'unique de ſon genre, ce Verſificateur délicat, & ingénieux que j'ai pris plaiſir d'inſpirer à Bruxelles, comme à Paris, & qui tient le juſte milieu ſur l'Hélicon, entre Horace & Boileau, ne s'eſt-il point égaré, quand il a donné au Public ſon Capricieux, & ſa Ceinture magique? (*a*) Son heureux génie auſſi peu propre à la

Remarque.

(*a*) Mauvaiſes Piéces de Rouſſeau.

Comédie, que celui de Corneille, (a) auroit dû se fixer à ses Poësies lyriques, & ceux qui le parodient auroient dû désavouer, toujours, les Piéces Comiques qu'ils ont hazardées sur la Scène.

N'oubliez donc jamais ce précepte de Poëtique :

Ou sçachez vous connaître, ou gardez-vous d'écrire.

Si tous les Poëtes s'assujettissoient à un principe si judicieux, Richer

REMARQUE.

(a) Les Comédies du grand Corneille, si l'on en excepte le Menteur, ne sont pas dignes de lui. Voyez la Suivante, l'Illusion, Mélite, la Gallerie du Palais &c.

n'eût jamais fait Sabinus, (*a*) on n'attribueroit pas l'Eléve de Terpſicore (*b*) à Boiſſy, & la Mothe, (*c*) quelques beautés qu'on trouve dans ſes Ouvrages, n'auroit jamais combattu la rime, & l'harmonie : par la même raiſon, le

REMARQUES.

(*a*) Sabinus & Eponine, Piéce faible, qu'on n'a pas remiſe au Théâtre.

(*b*) L'Eléve de Terpſicore, Satyre anonime, contre MM. Crébillon, Deſtouches, la Mothe, & toute l'Académie.

(*c*) La Mothe. Sa Proſe, ſon Inès, ſon Romulus, ſes Macchabées, enfin ſon Théâtre ſuffit pour l'immortaliſer. M. de Voltaire a défendu contre lui les droits de la Poëſie ; il avoit fait Œdipe, en Proſe.

même Auteur n'eût jamais traduit l'Iliade, il n'eût pas auſſi négligé la proſe pour les vers, quoiqu'on puiſſe excuſer ſes défauts poëtiques, en faveur de ſon Théâtre, & d'un petit nombre de ſes Odes.

Profitez de l'exemple de ces grands Hommes, fuyez un écueil que le naufrage de tant de Poëtes a rendu célébre. Soyez plutôt parfait dans un Art, que médiocre dans tous les autres; exercez-vous toujours ſur des ſujets conformes à votre goût, l'inclination au libelle, eſt la ſeule, vers laquelle vous ne devez pas balancer: en vain votre eſprit vous y porteroit, craignez le ſort mépriſable de Gacon.

Déja vous avez parcouru d'un œil attentif, le triſte ſéjour des Perraults, & des Liniéres, il me reſte à vous y faire remarquer quelques Auteurs que vous n'avez pas reconnu, au premier aſpect. Vous avez connu ceux-ci par leurs ouvrages qu'ils admirent encore, vous allez reconnoître ceux-ci, par les Ouvrages des autres qu'ils ſe ſont appropriés. Ce ſont ces plagiaires ridicules, qui ſe ſont toujours ſervi des penſées des autres, & qui les ont déguiſées dans leurs écrits, ſous le voile de leurs expreſſions. Ignorans, même dans leur Art, ils ont défiguré, dans leurs vers, les Auteurs dont ils ont pillé les pen-

ſées, & par là même, ils ſe ſont rendus ridicules, en voulant déguiſer leur ignorance : ſemblables à ces ouvriers imbécilles, qui terniſſent, par la groſſiereté de leur travail, la matiére qu'ils mettent en uſage, on ne reconnaît plus, chez eux, ce qu'ils ont emprunté des autres. L'or même ſe change, dans leurs mains, en un métal vil, & groſſier. Ce ſont eux, enfin, qui dès qu'une idée les frappe, ſe font un vain mérite de la coudre dans leurs Ouvrages, où elle perd toujours une partie de ſa valeur.

Les uns forment leur volume, des débris de quelques Poëtes auſſi ſots qu'eux ; les autres plus heureux dans leurs modéles, mais auſſi

aussi mépriſables dans leur motif, croyent couvrir leur indigence, des dépouilles glorieuſes des grands Hommes, qui ne les enrichiſſent jamais. Leur ridicule eſt auſſi grand que celui des premiers, mais leur exemple eſt plus pernicieux.

Conſidérez donc ces vils plagiaires qui croyent reconnaître leur génie, dans les écrits dont ils ont abuſés. Voyez cette foule de Poëtes Latins qui profanent dans leur vers, les plus beaux endroits de Virgile; faites attention, auſſi à ces Français modernes qui s'efforcent, en vain, de faire revivre Quinaut, dans leurs Tragédies lyriques, reconnaiſſez l'Auteur de... Mais non, cachez à la poſtérité,

les noms de ces Auteurs ſtupides, leur mémoire doit périr avant eux : connaiſſez-les ſeulement, pour ſçavoir les diſtinguer de ces grands génies, qui par un tour délicat, & nouveau, ſe ſont rendus maîtres des ſujets qu'ils ont traités après leurs modéles.

L'imitation eſt néceſſaire, dans ces tems, où les Arts ſemblent épuiſés, mais ſoyez original, même en imitant ; ne tombez pas dans les excès de ces Cenſeurs monſtrueux, qui croiroient faire un crime, dit Boileau dans ſon Art poëtique,

De penſer ce qu'un autre a pû penſer comme eux.

C'eſt le défaut de quelques Critiques outrés, qui s'appliquent uni-

quement à rechercher, dans les Ouvrages des Modernes, les penſées des Anciens qu'ils croyent y découvrir. Ce furent ces Zoïles ſévéres qui reprocherent autrefois à Boileau, d'avoir ſçu imiter Horace, & qui reprochent aujourd'hui à Voltaire, d'avoir traduit la Mérope Italienne; * reproches vains, & ridicules, qui retombent ſur leurs Auteurs. Ils ne ſçavent pas diſtinguer l'Imitateur du Plagiaire, & toujours prompts à décider contre le mérite, dès qu'une penſée nouvelle leur paraît ſemblable à celle d'un autre Poëte, ç'en eſt aſſez pour qu'ils la décrient dans leurs Satyres.

* De M. Maffei.

Ce sont les ennemis des Arts ; ils ignorent encore qu'un Auteur nouveau peut penser comme Corneille, & s'exprimer comme lui, que les Anciens ont amassé les matériaux, & que les Modernes peuvent y recourir, pour élever le Temple du Goût, enfin que les bons Ouvrages ne dépendent plus actuellement, que du choix, & de la disposition.

Les Poëtes doivent regretter ces tems heureux, où le peu de bons Auteurs, & le nombre des sujets qu'on n'avoit pas traités, laissoient, à leur imagination, le champ libre d'inventer, & de disposer ; mais maintenant, que la langue Française, comme la La-

tine, ſemble épuiſée, par la beauté même des Ouvrages qu'elle a produits, aujourd'hui que mille Auteurs fameux qui vous ont précédés, ont traité tout ce que vous pouriez traiter avec ſuccès, contentez-vous de les ſuivre, d'ajouter à leurs penſées, & de profiter de leurs défauts, pour les éviter. Ces grands Hommes eux-mêmes ont puiſé leurs connaiſſances, dans leurs prédéceſſeurs: l'Amphitrion de Moliére, eſt tiré de celui de Plaute. (a) l'Iphigénie

REMARQUE.

(a) Plaute. Comique Latin; c'eſt ſur lui que Moliére a formé ſon Amphitrion.

de Racine, (*a*) d'Euripide, les beautés de Boileau (*b*) de Juvénal : c'eſt à vous en les imitant d'ajouter à leur éclat par vos travaux, comme ils ont ajouté à celui de leurs modéles : vous avez même un avantage qu'ils n'ont pas eû, vous profiterez, en vous formant ſur leurs écrits,

REMARQUES.

(*a*) Racine a tiré ſon Perſonnage d'Eriphile, d'Euripide; c'eſt à lui qu'il fut redevable du ſuccès de ſon Iphigénie; il l'avoue lui-même dans ſa Préface.

(*b*) Boileau s'eſt approprié toutes les beautés d'Horace, mais il a ſçû le ſurpaſſer, même en l'imitant. Voyez les beaux endroits de ſon Epître à M. de Lamoignon.

des traits qu'ils ont empruntés, & de ceux qui leur ſont propres.

Les meilleurs Poëtes Latins de nos jours, ne peuvent plus que ſe ſervir des phraſes de Virgile, & d'Horace, qu'ils trouvent amaſſées, dans un livre qui leur ſert de guide (*a*); ils tirent tout leur mérite du choix qu'ils en ſçavent faire, & leurs meilleurs vers ne ſont que de riches lambeaux: c'eſt cependant par cette diſpoſition heureuſe que Santeuil (*b*) a mérité une place parmi eux.

REMARQUES.

(*a*) Un *Gradus ad Parnaſſum.*

(*b*) Santeuil, Auteur de l'Epitaphe de M. Arnauld. Ce Poëte a mérité, de nos jours, tous les lauriers de la Poëſie Latine.

La Langue Latine épuiſée depuis le ſiécle d'Auguſte, ne fournit plus de traits nouveaux, la vôtre par ſon heureuſe fécondité, ſemble s'être élevée (*a*) trop haut pen-

REMARQUE.

(*a*) Le malheur des Modernes, dit élégamment un Poëte, c'eſt d'être venu après les anciens. Notre langue a atteint, ſi rapidement, le point de perfection, qui caractériſe les Ouvrages de nos Prédéceſſeurs, que je crains pour elle un revers; la chûte de la Latine me confirme dans ma crainte. Il y a tant d'analogie entre le ſiécle de Louis XIV. & celui d'Auguſte, que la reſſemblance pourroit bien devenir parfaite. On innove tous les jours, & nous ne voyons pas que le Français acquiert plus d'énergie, qu'il n'en

dant

dant le siécle de Louis XIV pour ne pas descendre ; je crains qu'affaiblie par le nombre des bons ouvrages qui doivent la fixer, vos Auteurs ne soient obligés de recourir, un jour, à cette imitation

REMARQUE.

avoit du tems de Corneille. Nous voyons au contraire, nos Auteurs plus froids, & moins énergiques que ceux du siécle précédent. On pense tous les jours, on écrit, on compose, les idées sont bornées, les sujets s'épuisent, à peine trouve-t-on une pensée nouvelle. J'avoue que je crains une révolution. Nos Anciens ont exprimé dans leurs vers les pensées des Latins ; ils n'ont, pour ainsi dire, rien fait que d'ajouter à leur éclat par leur travail : verra-t-on des originaux, quand eux-mêmes ne l'ont pas été ?

universelle, (a) qu'on doit encore éviter...

Cependant (b) tant que la France produira des Bourbons, pour protéger les Arts, des Vol-

REMARQUES.

(a) J'entens par cette imitation universelle, que les Français un jour se borneront à imiter les Français, comme nos Latins imitent les Latins; j'avoue qu'on fait encore de nouvelles découvertes; mais il faudroit, je croi, que nos Modernes ne se bornassent point à suivre les Anciens pas à pas, comme ils le font, on pourroit se frayer de nouvelles routes, si l'on s'écartoit un peu de celles qu'ils ont suivies.

(b) Ce sentiment me paraît plus naturel que celui de ce vers...

Louis s'éléve, & le siécle est baissé.

taires, des Pirons (a), & des Destouches pour les soutenir, on doit mépriser les craintes ridicules de ces Auteurs inconnus, qui crient dans leurs ouvrages, à la ruine, & à la décadence du bon goût. Il vaut mieux penser avec Boileau, qu'il y aura toujours des Virgiles, tant qu'il y aura des Augustes, que de favoriser l'erreur grossiére de ces génies obscurs.

On verra dans tous les siécles, de ces heureux Mortels que j'ins-

REMARQUE.

(a) M. Piron, Auteur de Gustave, de la Métromanie, & de plusieurs Ouvrages généralement applaudis.

pire ; ma gloire même eſt intéreſſée à ſoutenir un Temple, que ces grands Hommes m'ont élevé. N'en craignez donc point la chûte : je dois encore aux vertus de votre Roi, des Poëtes capables de les célébrer ; je vous dois auſſi ma protection, en faveur du zéle qui vous portoit à le louer : venez donc ; apprenez à lui rendre, par des hommages dignes de lui, le tribut que lui doivent les beaux Arts. Heureux ! ſi vous vous rendez digne de cet honneur, par les travaux qu'il exige...

Vous avez vû l'ignominie des Auteurs que vous ne devez jamais lire, venez connaître ceux qui peuvent vous former ; déja la

nuit a fini ſa courſe, & l'aurore qui paraît, m'invite à diſſiper les ténébres qu'elle met en fuite...

A ces mots, Apollon s'avança vers le Parnaſſe; à ſon aſpect, tous les Poëtes qui m'avoient frappé juſqu'alors, diſparurent à mes yeux. La préſence du Dieu (*a*) dont ils ne s'étoient point encore apperçus, les contraignit de ſe plonger dans leur marais; la terreur paraiſſoit empreinte ſur leur front: tels dans

REMARQUE.

(*a*) Apollon n'avoit pas permis, juſques-là, qu'ils le viſſent, afin que je fuſſe témoin de leur ignominie. Les Dieux ſont maîtres de ſe cacher, ou de ſe découvrir aux yeux des hommes.

les champs de Lawffelt (*a*), les Anglais ne purent se soutenir à la vûe de leur auguste Vainqueur, tels, & avec plus de précipitation, ces Auteurs se précipitérent, à la vûe du Dieu, dans leurs cavernes marécageuses. Je fus surpris de ce spectacle, auquel je ne m'étois pas attendu.

Vous le voyez, me dit Apollon, qui s'apperçut de ma surprise, ces Poëtes ont toujours écrit malgré moi, ils ont horreur de ceux que j'inspire; jamais ils n'ont crû que mon aide étoit nécessaire à leur élévation, & ma présence les fait frémir; mais à peine aurai-je quit-

REMARQUE.

(*a*) Derniere Bataille de Flandres.

té ces lieux, que vous les verrez paraître, & redoubler avec une nouvelle audace, des efforts toujours inutiles : l'orgueil & l'envie raniment, dans eux, un espoir que leurs vils Partisans entretiennent, par des éloges continuels, & ridicules.

Vous avez été témoin de leurs différéntes occupations, il est tems que vous dissipiez, par des idées agréables, l'ennui que ces lieux ont pû vous inspirer.

A ces mots, je suivis le Dieu, dans des chemins secrets, dont je ne m'étois pas encore apperçu, & qui, sans doute, ne sont connus qu'aux grands Hommes, ils aboutissoient à un sentier large & riant,

qui conduit par des détours obliques, au ſommet de l'Hélicon.

C'eſt par cette route ignorée de la plûpart des Auteurs du ſiécle, que j'arrivai enfin ſur le Mont ſacré, dont je n'avois encore qu'une idée confuſe, & imparfaite.

Un Auteur que j'apperçus, fixa mes premiers regards, il s'avançoit d'un pas rapide au Temple de Mémoire; il badinoit avec quelques Poëtes, que je reconnus au premier abord; mais quelle fut ma ſurpriſe!

L'Auteur charmant du Suicide (*a*)
A les ſurpaſſer s'empreſſoit,

REMARQUE.

(*a*) Le Suicide, ou Sidney, Piéce Françaiſe de M. Greſſet.

L'amour

L'amour qui lui ſervoit de guide,
Vers le Parnaſſe s'avançoit,
Et d'un pas léger, mais rapide,
Le ſentiment les devançoit.

Dès que ce Poëte aimable nous apperçut, il courut dans les bras d'Apollon, il lui préſenta ſes Ouvrages; le Dieu ſourit en voyant ſon Vert-vert, ſes Ombres, ſa Chartreuſe, enfin un Recueil d'Epîtres que les Graces avoient écrites de leurs mains; il loua ſes travaux, il s'étendit beaucoup ſur l'éloge du Méchant, Piéce nouvellement applaudie, il l'exhorta à travailler pour le Théâtre, avec plus d'exactitude, & lui promit l'immortalité; je lui dis en le quittant:

Trop heureux de ſuivre vos traces,
J'admirai juſqu'à vos défauts,

Et mon esprit, dans vos travaux,
Reconnut l'ouvrage des Graces ;
Si quelquefois critique outré,
De votre sage négligence
J'ai blâmé l'aimable indolence :
De vos sentimens pénétré,
Rougissant de ses ridicules,
Mon esprit, las de contester
Sur de chimériques scrupules, (a)
Se bornoit à vous imiter.

M. Gresset me répondit en souriant; & pour me punir des traits de critique, où je lui avois autrefois reproché son peu d'exactitude, il m'offrit son Suicide, & son Méchant, j'acceptai ces deux Piéces,

REMARQUE.

(a) Sur des scrupules d'exactitude littéraire.

dont j'avois déja quelque idée, je reconnus qu'elles n'avoient pas peu contribué à son élévation, qui me charma. Le Dieu qu'il avoit suivi, *sans que je m'en apperçusse*, l'assura de son inspiration, & moi, pour user de représailles, je lui promis de lui dédier mes Ouvrages, ajoutant, par un trait d'amour-propre, que je l'assurois d'un sommeil tranquille, toutes les fois qu'il voudroit bien les lire.

A peine avions-nous fait quelques pas, que je remarquai encore quelques Modernes qui s'avançoient vers le Temple : ce qui me surprit, c'est que j'en reconnus quelques-uns, qui n'étoient pas Poëtes, ou qui ne vouloient pas

l'être, entre autres....

Toi (*a*) par qui l'esprit enchanté,
Dans tes peintures séduisantes,
Sous les couleurs les plus brillantes,
Envisagea la volupté;
Qui par une douce imposture,
Dans tes tendres égaremens, (*b*)
Représenta l'art des Amans,
Sous le masque de la nature;
Toi qui m'appris à l'exprimer,
A le sentir, à le connaître...
Hélas! je commençois à naître,
Lorsque tu m'appris à l'aimer.

Qui ne reconnaît M. Crébillon fils à ce portrait?... Je reconnus

REMARQUES.

(*a*) M. Crébillon fils.

(*b*) Les égaremens du cœur, & de l'esprit; Ouvrage du même Auteur.

encore un Auteur comique du siécle ...

C'étoit l'amusant Marivaux, (*a*)
Il badinoit avec Térence,
Qui lui donnoit la préférence
Sur la plûpart de ses Rivaux.

Enfin je rencontrai une foule de Modernes qui s'efforçoient d'avancer, & qui s'approchoient réellement du séjour des Muses...

Guidés, quoique d'un pas timide,
Par l'espoir qui les animait,
Je vis les Auteurs d'Alzaïde, (*b*)

Remarques.

(*a*) M. de Marivaux, Auteur Comique. La Surprise de l'Amour, le Préjugé vaincu, la Dispute &c. sont autant de chef-d'œuvres de notre siécle.

(*b*) M. Linant.

D'Ameſtris, & de Mahomet. (*a*)
Plus ſublime, plus énergique,
DELAPLACE (*b*) les devançoit,
D'une démarche moins oblique,
Sur l'Hélicon il s'avançoit ;

REMARQUES.

(*a*) M. Delanoue. On n'a pas voulu faire un paralléle d'égalité entre ces trois Piéces. Le Mahomet Second eſt un Ouvrage qui ſuffit pour immortaliſer ſon Auteur. Il n'y a d'autre analogie entre ces Poëmes Tragiques, que celle qui ſe trouve entre trois coups d'eſſai différens, qu'on peut eſtimer plus ou moins, & qui annoncent tous en particulier, les talens de leurs Auteurs.

(*b*) M. Delaplace Auteur de Veniſe Sauvée. L'amour, la terreur, la douleur, ſont les paſſions principales qui animent cette Piéce.

La terreur lui ſervoit de guide,
L'amour lui traçoit ſes malheurs,
Et la douleur au teint livide,
Le ſuivoit en verſant des pleurs.

Je reconnus auſſi quelques Modernes (*a*) dont j'ignore les noms, & dont on admire les Ouvrages; enfin après ces ſpectacles différens, je me trouvai ſur le Parnaſſe.

REMARQUE.

(*a*) Comme les Auteurs de Didon, du Plaiſir, de la Rivale Suivante, d'Aphos &c. on ne peut qu'encourager ces Poëtes aimables, il y auroit de l'injuſtice, ou de la jalouſie, à leur diſputer mes éloges.

Fin de la premiere Partie.

APOLLON
MENTOR.

A. Ilsenbloe inv.

P.F. Tardieu

APOLLON
MENTOR,
OU
LE TELEMAQUE
MODERNE.

SECONDE PARTIE.

Enrichi de Figures en Taille-douce.

A LONDRES,

M. DCC. XLVIII.

. . . . *Quid rides, mutato nomine, de te*
Fabula narratur.

L'APOLLON MENTOR,
OU
LE TELEMAQUE MODERNE.

SECONDE PARTIE.

SI j'écrivois un Roman, ou quelqu'autre fadaiſe de ce genre, ce ſeroit ici la place d'une deſcription pompeuſe, & magnifique d'un ſé-

jour, dont la situation laisseroit un champ libre à mon esprit. Les flots de l'Hipocrene, qui semblent par un doux murmure, regretter la source dont ils partent, des gazons toujours verds, des boccages fleuris plantés des mains de la nature, des lauriers immortels, enfin une symétrie exacte que l'Art ne peut point imiter; & généralement tout ce qui forme ces séjours enchantés, fourniroient à mon esprit mille idées, dont je ferois part au Public, si j'écrivois pour endormir des Lecteurs, déja fatigués des descriptions rebattues de nos Romans Modernes.

Que ne dirai-je point de cette fontaine * merveilleuse, où les

* L'Hippocréne.

Poëtes puiſent avec l'eau, la rime & l'harmonie, des jardins fleuris du permeſſe, du Printems éternel (*a*) qui y regne, de ces boſquets ſacrés, où l'on reſpire toujours un air pur, & ſerain, enfin de tout ce qui mériteroit l'attention d'un Eſpagnol, (*b*) dans les cabinets de Muſes; mais comme je n'ai d'autre but, que de fixer l'attention de mes Lecteurs,

REMARQUES.

(*a*) Stile vulgaire des deſcriptions romaneſques.

(*b*) Les Eſpagnols ſont ſi exacts dans leurs deſcriptions, qu'ils croiroient faire un crime d'omettre, dans un Poëme, la moindre partie des habillemens de leur Héros.

par des idées plus intereſſantes, je me contenterai de dire, que tout ce qui peut rendre une habitation aimable, ſe trouve réuni dans celle des Muſes.

A peine pouvois-je contenir mes tranſports ; ma joie éclatoit malgré moi ſur mon viſage : je m'avançai avec rapidité vers le Temple de Mémoire, ce Temple que les grands Hommes ont conſacré à Apollon, eſt ſitué ſur le ſommet du Pinde. Ceſt là que les Muſes aſſemblées ſe plaiſent à converſer avec eux ; c'eſt dans cet édifice fameux, que les bons Poëtes, viennent puiſer les connaiſſances qui les diſtinguent ; l'envie qui déteſte leur ſuccès, ne s'appro-

che jamais de ces lieux ; l'entrée en eſt ouverte, en tous tems, aux Amours qui viennent s'égayer, avec les Graces, ſur les mirtes qui leur ſont conſacrés ; les plaiſirs les accompagnent, & la tranquillité qui les ſuit toujours, eſt chargée de préſider à leurs jeux. Ils vinrent tous au-devant d'Apollon, qui les reçut avec un ſourire aimable ; ils nous précédérent, & les Muſes averties de l'arrivée du Dieu, interrompirent leurs diſcours, & vinrent lui rendre leurs hommages.

Je ne viens point, leur dit le Dieu, avec cette bonté qui le caractériſe toujours, pour interrompre vos occupations, l'ordre de la

nature, ne permet pas que vous jouissiez, plus long-tems, de ma présence. Un jeune mortel s'est attiré mes regards, par son amour pour la gloire ; déja par un heureux choix, il avoit consacré ses premiers efforts, à ce Prince qui fait le bonheur de la France ; (a) il aspiroit à s'immortaliser avec vous, j'ai voulu lui donner une idée de ce Mont fameux, où il vouloit s'élever : témoin de l'ignominie de ces Poëtes qui rampent au bas de l'Hélicon, & qu'il a toujours mépriſés, il vient apprendre, auprès de vous, ce qu'il doit faire

REMARQUE.

(a) On verra ce Poëme à la fin de cet Ouvrage.

un jour, pour mériter la gloire qu'il ambitionne. L'inclination naturelle que vous avez, à ſeconder les efforts de ceux que je protége, vous engage à favoriſer ſes intentions. Il ſçait que ſes ſuccès dépendent de vos ſoins, je vous les demande pour lui, perſuadé que vous ne me les refuſerez pas.

Vous ſçavez, grand Dieu, répondit une des Muſes, que nous nous intéreſſons toujours, aux ſuccès de ceux, auxquels vous vous intéreſſez vous-même; dès que ce jeune Mortel s'eſt attiré vos regards, il a mérité nos ſoins, ils lui ſont acquis, & nous les lui promettons avec joie: il ne peut point en douter ſous d'auſſi fa-

vorables auſpices, ſans nous faire injure. ...

Auſſi, n'en doute-t-il point, répondit Apollon ; je le laiſſe parmi vous, daignez pendant quelques momens, rappeller à ſon ſouvenir, les préceptes que j'ai pû lui donner ; ajoutez-y ceux que vous jugerez les plus propres à le former, répandez ſur lui vos bienfaits, je vous aſſure de ſa reconnaiſſance.

Je vous quitte, continua le Dieu en m'adreſſant la parole, vous ſçavez ce que j'exige de ceux que j'inſpire, des travaux continuels entrepris, pour contribuer au ſoutien, & à l'embéliſſement de ce Temple ; j'exige de vous en particulier,

culier, le témoignage de reconnaiſſance, dont vous m'avez aſſuré. Allez, & méritez les lauriers que ma protection vous deſtine.

A ces mots il s'échapa à mes remercimens, un nuage épais me déroba ſa préſence, & le fit diſparaître à mes yeux.

Tant de bontés imprévuës, de la part d'un Dieu à qui je n'avois rendu que de faibles hommages, l'eſpoir certain des faveurs nouvelles qu'elles me préſageoient, eurent bientôt diſſipé l'impreſſion que ſon abſence avoit fait ſur mon eſprit. Flatté de l'eſpérance de ſon retour, déja je ſuivois les Muſes au Temple, où elles m'invitoient d'entrer; quand pour la ſeconde fois, je vis

distinctement le Dieu qui nous éclaire, du haut de son char enflammé, il fixoit encore ses regards sur le Parnasse, qu'il sembloit ne quitter qu'à regret. Les Amours, par des cris de joie, annoncérent sa présence à l'Univers, & trois fois l'Hélicon retentit des croassemens bizares, des Poëtes dont j'ai parlé.

Cependant je suivis les Muses au Temple, elles m'ordonnerent de leur exprimer mes pensées au naturel, de proposer, de répondre, & d'objecter quand je le jugerois à propos; enfin de me placer au milieu des Poëtes qui les accompagnoient. Je voulus en vain m'en deffendre, on m'ordonna

d'obéir ; pouvois-je réſiſter aux ordres des Dieux ?

Jadmirai, pendant quelques inſtans, l'intérieur d'un édifice conſacré aux Beaux Arts ; tout y étoit majeſtueux, & digne des Divinités qui l'habitent. Les travaux des Poëtes fameux qui en ont poſé les fondemens, étoient gravés ſur l'airain, on y voyoit ces Ouvrages célébres qui les ont immortaliſés ; la Mémoire veille jour & nuit, à leur conſervation ; la critique qui les examine d'un œil judicieux, efface d'une main légére, les imperfections qu'elle y trouve, & ces Auteurs mêmes s'appliquent à rechercher avec elle, ces défauts inſéparables des efforts

humains, qui ne peuvent jamais atteindre à la perfection.

C'eſt là que Moliere (a) retranche de ſon théâtre, ces farces ridicules qu'il fut obligé de donner au peuple, & qui ne méritent pas de ſuivre, ou de précéder le Tartuffe, & le Miſantrope.

C'eſt dans ce ſéjour heureux, que les grands Hommes s'occupent

REMARQUE.

(a) Moliére donna pour le Peuple, les Fourberies de Scapin, Pourceaugnac, & d'autres farces, dans leſquelles, à la vérité, on remarque toujours ce génie naturel qui le diſtingue; mais qui doivent faire dire avec Boileau:

A ce ſac ridicule, où Scapin s'enveloppe,
Je ne reconnais plus l'Auteur du Miſantrope.

de ces nobles travaux, dont ils ont fait toutes leur délices.

Ils se rappellent encore, dans leurs discours familiers, les préceptes qui les ont guidés dans leur Art, & qu'ils ont suivis avec exactitude. Ils comparent les modernes avec les anciens, ils examinent les causes du progrès, & de la décadence des Arts, ils approuvent tout ce qui mérite de l'être; ils critiquent tout ce qu'ils jugent digne de leur censure. C'est dans leurs doctes entretiens, qu'ils travaillent à déterminer le défaut universel de tous les Poëtes. Leurs suffrages ne sont réservés qu'au mérite; ils mépriſent tous ces ouvrages que la préven-

tion produit, ces Satyres ingénieuſes, mais injuſtes des faux Ariſtarques du ſiécle.

J'admirai l'union intime qui régne entr'eux; ils ne ſont plus Rivaux; également ſatisfaits de la gloire qu'ils partagent, toujours unis dans leurs ſentimens, ils ne ſont point partagés ſur la juſtice qu'on doit rendre, aux premiers efforts des Poëtes. Ces mêmes Auteurs qui proſcrivirent autrefois, par une critique judicieuſe, les mauvais écrits de leur ſiécle, ſont les premiers à louer ceux que la France admire aujourd'hui. Boileau (*a*) prodigue ſes louanges à

REMARQUE.

(*a*) Boileau, dans la Préface de ſon

l'Auteur d'Armide, Rousseau désavoue les traits qu'il a lancés indiscretement contre M. de Crébillon, (a) M. de Voltaire (b) rougit de la

REMARQUES.

avant-derniere édition, avoue que quand il fit ses Satyres contre Quinaut, cet Auteur étoit encore fort jeune, & n'avoit point encore fait ces Ouvrages qui lui ont acquis depuis, une juste réputation. En effet tout le monde avouë aujourd'hui, que les Opéra, & quelques autres Piéces de Quinaut, méritent une approbation universelle.

(a) Rousseau a fait plusieurs Epigrammes contre M. de Crébillon.

(b) M. de Voltaire suppose dans son Temple du Goût, que la critique en ferme l'entrée à Rousseau, qui se plaint à elle dans son stile Marotique, du mauvais succès de ses Satyres. La critique ne

prévention qui lui fit exclure Rousseau de son Temple : tous ces fiers ennemis réconciliés sincérement, s'occupent à retrancher de leurs écrits, ces critiques ridicules qu'une émulation indiscrette leur fit produire. Ils ne sont point surpris de se voir rassemblés sur le Parnasse ; l'estime secrette qu'ils ont toujours euë les uns pour les autres, malgré leurs combats poëtiques, les excite à réunir leurs efforts contre les ennemis des beaux Arts ; ce sont les seuls qui méritent leur

REMARQUE.

doit jamais se régler sur des ressentimens particuliers, par conséquent Rousseau n'est pas moins blâmable, pour les Epigrammes qu'il a faites contre lui.

haine.

haine. Ils examinent les Satyres que le bon goût leur a dictées, ils effacent quelques vers qui ne leur paraiſſent point judicieux ; ils avouent, avec ſincérité, les défauts qu'ils y remarquent ; ils déplorent les bornes de l'eſprit humain, qui ne leur ont point permis d'arriver au parfait, où ils vouloient s'élever ; enfin ils reconnaiſſent que les meilleurs Ouvrages ſont les moins défectueux : telles ſont les occupations ſçavantes des habitans du Permeſſe. Le premier que je reconnus entr'eux, ce fut le ſage Fontenelle...

Digne d'un éloge unanime ;
Tour à tour plaiſant & ſublime,

Tantôt à l'ombre d'un verger,
On l'apperçoit sur la fougére,
Il demande, en humble Berger,
Un doux regard à sa Bergére;
Tantôt, d'un vol audacieux
S'élevant au-dessus des ondes,
On le voit, jusques dans les Cieux,
Y découvrir de nouveaux mondes. (a)

J'admirois en silence des spectacles si nouveaux pour moi, quand une des Muses qui s'apperçut de ma surprise, m'adressa ces paroles: Vous voyez qu'ici tous les Poëtes unis entr'eux, tendent uniquement à conserver les beaux Arts; vous

REMARQUES.

(a) Allusion aux Ecglogues de M. de Fontenelle, & à son Livre sur la pluralité des Mondes.

ne voyez que des Auteurs immortalisés ou par leurs écrits, ou par vos regrets, & vous voyez que la critique exerce ici son empire, sur les Ouvrages même que vous avez crû sans défauts; vous avez vû au contraire, au bas de l'Hélicon, des Poëtes uniquement occupés de leurs Poëmes qu'ils admirent. Ce sont eux cependant qu'on applaudissoit autrefois; vous avez souvent été témoin des éloges tumultueux, que le Parterre prodiguoit à leurs piéces; la cabale victorieuse fixoit leur rang sur le Parnasse, dans le tems même, où ils devoient en être exclus pour jamais. Gardez-vous donc bien de vous laisser séduire, par les honneurs qu'elle

promet à ceux qui les briguent ; travaillez pour vous-même, ou si vous faites part au Public de vos vers, contentez-vous des éloges d'un petit nombre d'amis éclairés, efforcez-vous de mériter leur approbation, elle vous sera plus glorieuse, que les suffrages bruyans du Vulgaire.

Malgré l'éloquence persuasive de la Déesse, j'allois faire l'apologie des succès imprévûs, quand une autre Muse me dit avec un souris malin : Vous voyez que les applaudissemens flatteurs ne décident pas de la bonté d'une piéce ; vous pourriez, cependant, vous laisser surprendre par le grand nombre des Panégyristes, & mettre

au jour, en leur faveur, des Ouvrages qui ne mériteroient pas d'y paraître ; l'écueil eſt dangereux ; déja vous vous êtes exercé, ſur des ſujets, qui vous ont mérité la bienveillance d'Apollon ; vous avez célébré les vertus de votre Roi, dans des vers qui n'ont point paru ; un caprice poëtique pourroit vous déterminer à les faire paraître. Un Auteur excité par des louanges flatteuſes, ſe ſoutient difficilement, contre le deſir de ſe voir imprimé ; la tentation eſt délicate, vous ſuccomberiez, & la critique en tireroit avantage : il faut prévenir ce danger ; on ne ſçait point ici applaudir un Poëte dans ſes défauts : récitez-nous donc

ces vers, & vous vous réglerez sur nos éloges, ou sur nos critiques, pour les tenir secrets, ou pour les divulguer.

Il faudroit n'avoir jamais été Poëte, pour penser que je ne fis aucune résistance aux invitations des Muses. Personne n'ignore que c'est un droit pour l'Auteur, de refuser ses vers quand on les lui demande, surtout, quand il n'est pas sûr de leur succès. On croira donc aisément que je fis tous mes efforts, pour me dispenser de réciter les miens, dans une Assemblée, où M. Piron même tremble roit en lisant son Gustave : en effet, j'eus beau promettre qu'ils ne verroient jamais le jour, on me pres-

ſa ; les Dieux ſçavent ſe faire obéir, & le Séxe, même ſur le Parnaſſe, a des caprices qu'on doit favoriſer. J'eus de la complaiſance malgré moi, & ſûr que du moins on loueroit mes efforts, je lus ces vers adreſſés au Roi.

A. Humblot inv.

P. F. Tardieu Sculp.

AU ROY.

DAns les bras de la paix instruit à la clémence,
Dispensateur chéri du bonheur de la France ;
Le Foudre des BOURBONS, la terreur des humains
Paraissoit assoupi dans tes paisibles mains,
Du destin des Français seul Arbitre suprême,
Tu prisois leur bonheur plus que ton diadême,

Et ton regne ennemi du trouble & de l'horreur,
De tes peuples, GRAND ROI, préſageoit le bonheur.
Dans le fertile ſein d'une heureuſe abondance,
Les Muſes s'empreſſoient à chanter ta prudence,
Et Phébus ennemi de Bellone, & de Mars,
Sembloit ſur nous alors fixer tous ſes regards.
Ce fut dans ces momens de ton heureux Empire, (a)
Qu'on vit naître BRUTUS, & paraître ZAÏRE, (b)
Quand leur fameux Auteur devançant ſes égaux,
Surpaſſa dans HENRY, ſes ſuperbes Rivaux.

REMARQUES.

(a) Les premieres années du régne du Roi furent très-tranquilles ; la France commençoit à jouir des douceurs de la paix, quand les mauvais procédés des Cours de Londre, & de Vienne nous forcerent de leur déclarer la guerre.

(b) Tragédies de M. de Voltaire.

Alors tout étoit calme, & la France tranquile
Offroit aux malheureux un ſalutaire azile ;
Bellone en frémiſſoit, quand le Dieu des combats (a)
Confus de voir la paix régner dans tes Etats,
Dans les tranſports fougueux de ſa fureur guerriére,
Exhala par ces mots, ſa douleur meurtriére :

REMARQUE.

(a) Cette fiction du Dieu Mars m'a paru noble & majeſtueuſe. Elle met le Roi en paralléle avec un Dieu, qui tout irrité qu'il eſt contre lui, ſe voit obligé de ſuivre ſes étendarts, dès qu'il le voit en campagne.

Les Anciens ſe plaiſoient à oppoſer leur héros à Mars, à Jupiter, en un mot à tous leurs Dieux. Voyez Homére, Virgile, Horace &c.

» Quoi, ces vaillans Bourbons, ces Monar-
» ques Guerriers,
» Ces Rois que l'Univers couvrit de ſes lauriers,
» Ces Rois à mon Empire autrefois ſi fidéles,
» De mon Temple aujourd'hui profanateurs ré-
» belles,
» Enchaînés par la paix, rampans ſous ſes au-
» tels,
» Borneroient tous leurs ſoins au bonheur des
» Mortels,
» Et ſoumis aux vertus, ignorés dans l'hiſtoire,
» Verroient à leurs ſujets échaper la victoire ? ...
» Non, dit-il en fureur... déja pour les punir,
» Des Guerriers vont combattre, & des Rois
» vont s'unir, (*a*)

REMARQUE.

(*a*) Allusion aux Traités de ligue offenſive & défenſive, conclu entre le Roi de la Grande-Bretagne, le Roi de Sardaigne, & la Reine de Hongrie.

» Sous mes drapeaux sanglans je les vois qui
» s'avancent,
» La Discorde, la foudre, & l'effroi les devan-
» cent
» Et sur l'ELBE bientôt (a) le Français attiré, (b)
» Rougira d'un bonheur qu'il m'avoit préféré.
Il dit, & par ces mots excitant sa colére,
Il va portant partout & le trouble, & la guerre,
Armer contre les lys, LONDRES, VIENNE,
& TURIN.
GRAND ROI, sans t'élever contre un projet
si vain,

REMARQUES.

(a) On a voulu désigner les campagnes des Français en Bohême.

(b) A la place de ce vers on lisoit :

Bientôt de son Pays le Français séparé &c...

Laisse agir tes soldats, déja Vienne (*a*) en allarmes,
Annonce à nos rivaux le succès de tes armes.
Tes Sujets sont unis, ils vont vanger tes droits,
La France de tout tems fut l'Arbitre des Rois. ..
Mais que vois-je ? ... Ah ! GRAND ROI ...
je t'apperçoi toi-même,
Déja tout obéit (*b*) à ton pouvoir suprême,
Et déja l'univers plein d'un profond respect,
Voit en toi tes Ayeux, & tremble à ton aspect.

REMARQUES.

(*a*) Ceci doit s'entendre des premieres conquêtes des Français en Bohême, quand les Autrichiens témoins de la prise de Prague, de Lintz &c. commencerent à exiger les secours de la Hollande, & de l'Angleterre.

(*b*) Ceci doit s'entendre du tems, où le Roi se mit à la tête de ses troupes : ce fut en 1743.

Des droits de tes sujets défenseur formidable,
Tout tombe sous l'effort de ton bras redoutable,
La Victoire t'attend, & déja le Dieu Mars
Quitte tes ennemis, & suit tes étendarts.
L'AUTRICHE épouvantée au bruit de ton tonnerre,
Se dérobe, en fuyant, aux fureurs de la guerre,
Et des Français vainqueurs détestant l'heureux sort,
GRAND ROI, pour t'éviter, va rencontrer la mort. (*a*)
L'Anglais seul plus altier voit & brave l'orage,
L'orgueilleux CUMBERLAND (*b*) excite son courage,

REMARQUES.

(*a*) Les Autrichiens repassèrent le Rhin avec précipitation, aux approches de l'armée du Roi ; ils furent battus par le Roi de Prusse à leur arrivée en Bohême.

(*b*) M. le Duc de Cumberland commandoit à Fontenoy.

YPRE, COURTRAI (*a*), MENIN ſous tes coups renverſés
Rappellent dans ſon camp ſes ſoldats diſperſés.
TOURNAI (*b*) lui reſte encor, armé pour ſa défenſe,
L'Anglais ſur ſes remparts fondoit ſon eſpérance ;
Mais d'un œil aſſuré pénétrant ſon deſſein,
Tu vas bientôt détruire un projet auſſi vain.
Tes ordres ſont donnés, ta foudre étincelante
Sur ces remparts brûlans va porter l'épouvante,
Déja Tournai s'ébranle, & ſes murs abattus
Laiſſent voir aux Français ſes défenſeurs vaincus ;
CUMBERLAND en frémit, & ſa fureur guerriére
Leur oppoſe des ſiens une ferme barriére ;

REMARQUES.

(*a*) Villes priſes en 1744.

(*b*) Tournai, ville principale de Flandres. Les Anglais furent témoins de ſa capitulation, quelques jours après la bataille.

L'ANGLAIS

L'ANGLAIS qui dans le choc ſçait mépriſer la mort,
S'apprête à ſeconder ſon vigoureux effort :
Deja favoriſé par le Dieu des Batailles, (*a*).
Tournai voit nos ſoldats fuir devant ſes murailles.
Ciel ! la France ſuccombe, & CUMBERLAND vainqueur....
Mais, GRAND ROI, *tu parais*, & bientôt ta valeur
A travers l'ennemi ſe frayant un paſſage,
Fait ſuccéder le calme, & diſſipe l'orage.
MAURICE (*b*) ſous tes loix à combattre animé,
Héros dès ſa jeuneſſe à vaincre accoutumé,

REMARQUES.

(*a*) Homére nous dépeint le Dieu Mars, comme un capricieux, qui favoriſe tantôt les Grecs, tantôt les Troyens : on ne doit pas être ſurpris que ce Dieu qui nous favoriſoit, ſe range enſuite du côté des ennemis.

(*b*) M. le Maréchal de Saxe.

Foudroyant des Anglais les cohortes craintives;
Rappelle au champ de Mars nos troupes fugitives.
Tout céde à cet aſpect, & l'Ennemi vaincu
Laiſſe voir ſur ſon front ſon courage abattu.
Mais où va s'engager ma Muſe téméraire ?
GRAND ROI, pour te louer il ſuffit d'un VOLTAIRE. (a)
Pour moi nouvel admis au nombre des Auteurs,
Dès mes plus jeunes ans je ſuivis les neuf Sœurs,
Et quoique jeune encor, nourriſſon du Parnaſſe,
A chanter ta valeur j'excitai mon audace,
Et j'oſai dans mes vers crayonner ces exploits
Qui font l'étonnement, & la crainte des Rois;
Enfin de tes vertus inſtruiſant tout le monde,
J'allois te ſuivre à GAND, OSTENDE, & DENDERMONDE,

REMARQUE.

(a) M. de Voltaire a fait un Poëme ſur la Bataille de Fontenoi.

Montrer FRIBOURG (*a*) conquis, ſes peuples à
tes piés,
Les remparts de BRUXELLE en hyver foudroyés,

REMARQUE.

(*a*) On pourroit s'étonner de voir ici la priſe de Fribourg, après avoir parlé de Gand, d'Oſtende &c. mais on doit ſonger qu'un Poëte n'eſt point aſſervi à cet ordre didactique, qui ſeroit même un défaut, dans un Hiſtorien trop ſcrupuleux...

Loin ces Rimeurs craintifs dont l'eſprit flegmatique
Garde dans leur fureur un ordre didactique.

. . . . . .

Pour prendre Dole, il faut que Lille ſoit rendu,

. . . . . .

Et que leurs vers exacts, ainſi que Mezerai
Ait déja fait tomber les remparts de Courtrai.

Boileau, Art. poët.

CHARLEROI dans dix jours soumis à ta puissance,
A l'aspect des Soldats ligués pour sa défense,
Qui rangés sur ses murs, pressés de toutes parts
Défioient ta valeur, & bravoient les hazards ;
Peut-être même encor, avec la renommée
Sur les débris de MONS j'eûs suivi ton armée,
Et là, réunissant tes triomphes divers,
J'aurois montré NAMUR aux yeux de l'Univers,
J'aurois pû désigner ces Héros intrépides
Spectateurs à RAUCOUX (*a*) de tes succès rapides,
Au seul nom de LAWFFELT effrayer nos rivaux,
Dans BERG-OP-SOM soumis arborer tes drapeaux;

REMARQUE.

(*a*) Personne n'ignore les journées de Raucoux, de Lawffelt, & de Berg-op-zoom, on est instruit des différentes époques qu'elles ont euës ; il seroit inutile de les fixer.

Mais ma Muſe nouvelle à peindre la Victoire,
GRAND ROI, n'oſe te ſuivre au Temple
de la Gloire,
Et de mon APOLLON connaiſſant la lenteur,
De ſes faits éclatans prudent admirateur,
Je bénirois le ſort à mon gré trop aimable,
Si jettant ſur ces vers un regard favorable,
Approuvant de ma voix les timides accords,
Tu daignois applaudir à mes premiers efforts.

Je finis ma lecture, en implorant l'indulgence des Muſes; elles me l'accorderent avec une facilité qui me ſurprit : Vos efforts ſont louables, me dit une d'entr'elles, on voit dans vos vers le zéle qui ſert d'excuſe à leurs défauts. Vous n'avez point aſſez d'amour-propre, pour penſer qu'ils ſoient à l'abri des traits de la cen-

ſure ; il y a beaucoup d'endroits faibles ; on reconnait, au ſtile, les premiers efforts d'un jeune homme qui commence à montrer quelques diſpoſitions, qu'il doit cultiver avec ſoin. On y remarque déja, quelques étincelles de ce feu poëtique, qui diſtingue le Poëte du Verſificateur, mais on y voit encore bien des imperfections. Ces Critiques outrés, qui ſe plaiſent à déchirer tous les Ouvrages qui paraiſſent, & qui vont chercher dans Voltaire, les hémiſtiches de Racine, (*a*) trouveroient dans ce Poëme abrégé,

REMARQUE.

(*a*) L'Auteur du Paralléle de la Hen-

bien des ſujets de ſatyre, & vous auriez peine à leur répondre. Prompts à s'excuſer eux-mêmes dans leurs défauts, ils n'admettent aucune excuſe dans un Poëte qui n'a pas ſçû leur plaire. Un vers, un mot, une ſyllabe, tout paſſe dans leur eſprit, pour des attentats contre les régles de l'Art.

REMARQUE.

riade au Lutrin, reproche à M. de Voltaire ce vers :

De l'Etat ébranlé laiſſoient flotter les rênes.

parce que Racine a dit en parlant des chevaux d'Hippolite.

Sa main ſur ſes chevaux laiſſoit flotter les rênes.

Peut-on ne pas rougir de pareilles critiques?

Ce ſont eux qui dès qu'une piéce parait, ſe croyent en droit de la critiquer, parce qu'ils ne l'ont pas faite.

On ne reconnait plus, ſelon eux, l'Auteur d'Alzire, (a) dans le Poëme de Fontenoi, & parce que le

REMARQUE.

(a) Alzire, Tragédie de M. de Voltaire.

Quelques traits que la critique ait lancé ſur le Poëme de Fontenoi, je ne me ſuis jamais apperçu qu'il dégénérât, en rien, de la bonté des Ouvrages de M. de Voltaire, les dernieres paroles adreſſées au Roi, l'éloge de M. le Comte de Saxe, de M. de Grammont, la deſcription des avantages que l'Armée Anglaiſe eut d'abord; ſont autant de morceaux achevés;

paralléle

paralléle des Dragons, avec les Chaſſeurs Numides ne leur plaît point, c'en eſt aſſez pour qu'ils décident que ce Poëme eſt déteſtable, & qu'il n'a pas mérité ſa récompenſe. Ce ſont ces Satiriques injuſtes, qui critiquent par avance, des Ouvrages qui n'ont point encore paru, & qui s'apprêtent à ſifler une Piéce dont ils ſçavent, tout au plus, le titre, parce que des raiſons particulieres les engagent à haïr l'Auteur. Vous les verriez bientôt, ſi vos vers

REMARQUE.

mais il ſuffit d'avoir actuellement du mérite, pour être en but aux traits de l'envie, & de la critique.

étoient connus, rechercher dans les morceaux mêmes qui sont le moins défectueux, des fautes grossiéres que le Public vous imputeroit peut-être après eux, & si toutes vos pensées ne leur prêtoient pas assez d'armes contre vous, ils se rejetteroient sur l'ortographe, & sur la ponctuation, plûtôt que d'avouer qu'ils y ont trouvé quelques traits dignes de leurs éloges. Que diriez-vous alors? ... Le silence seroit le plus sûr parti: c'est par là que vous forcerez la Satyre à vous respecter.

Vous voyez ici des modéles en tout genre, c'est sur leurs traces que vous devez marcher. On voit

déja dans vos vers, que vous vous êtes réglé sur quelques-uns d'eux : continuez toujours, l'immortalité n'est réservée qu'aux travaux.

Il est rare de trouver, ailleurs qu'ici, des Auteurs qui sçachent reconnaître, & corriger leurs défauts ; cependant l'orgueil accompagne souvent l'ignorance. Tout ce que vous voyez dans ce Temple vous surprend : je ne m'en étonne pas, vous sortez de Paris. Je sçais qu'on trouve encore dans cette Ville, un certain nombre de beaux Esprits, qui soutiennent la réputation qu'elle a d'en produire ; Crébillon vit encore, son fils cultive les Arts, Boissy ne se bornera pas à ses anciens succès, Vol-

taire annonce une Sémiramis nouvelle, la Chauſſée promet encore au Théâtre, un appui qui lui devient néceſſaire, le Guſtave de Piron, vous annonce de nouveaux ſujets, qu'il pourra traiter avec avantage, Greſſet vient de donner au Public ſon Méchant, l'Auteur de Mahomet II. & celui d'Ameſtris commencent à paraître, l'Auteur du Théâtre Anglais va bientôt mériter de nouveaux éloges, l'Académie eſt floriſſante, ces ſoutiens des beaux Arts qu'elle choiſit pour décider du mérite des Ouvrages, (a) ſont auſſi recommanda-

REMARQUE.

(a) Tous ces Poëtes ſont aſſez connus, pour que je me diſpenſe de faire leurs éloges dans une Remarque.

bles par leur érudition, que par leurs travaux, vous voyez des Poëtes aimables, qui commencent à courir dans la carriére ; mais pour quelques grands Hommes que votre siécle produit encore, combien ne voyez-vous pas de génies médiocres ? L'Amour avec les Fées n'a-t-il point paru sur le Théâtre ? N'a-t-on pas représenté les Veuves rivales ? (a) Le Public ennuyé de Corneille ne court-il

REMARQUE.

(a) J'ai vû jouer sur notre Théâtre les Contes des Fées les plus ridicules, surtout à la Comédie Italienne, où l'on donne, actuellement, une farce intitulée les Veuves Rivales.

point en foule, aux repréſentations de Scévole & de Venceſlas ? (*a*) Enfin ne voit-on pas tous les jours mille Auteurs inconnus, qui ſe plaiſent à nuire aux grands Hommes, qu'ils ne peuvent point atteindre ? N'avez-vous pas vû reparaître depuis peu, le Génie Ombre, le Triomphe (*b*) poëtique, & mille

REMARQUES.

(*a*) On remit au Théâtre en 1746, Venceſlas, Scévole, & Aſtrate, un Comédien à qui j'en demandai la raiſon, me répondit, que Corneille, Racine, Moliere étoient des Auteurs uſés. Il eſt à remarquer que le bon goût avoit proſcrit, depuis près d'un ſiécle, les Piéces que je viens de citer.

(*b*) Libelles diffamatoires contre M. de

autres Ouvrages qui se débitent tous les jours au Palais ? Vous le sçavez, on trouve à peine quelques beaux Génies, encore leur rareté ne les fait pas rechercher du Public. Le siécle ingrat (a) envers les grands Hommes, voit avec un plaisir malin, les soutiens des beaux Arts se déchirer entr'eux par des Satyres injustes, où le bon sens ne préside jamais. Les Auteurs du siécle passé se rendoient mutuel-

REMARQUE.

Voltaire, proscrits par une Sentence du Châtelet en 1747.

(a) On sçait, & j'ai prouvé par d'autres passages, qu'il y a une exception à faire, dans toutes les regles générales.

lement la justice, qu'ils ne pouvoient se refuser, sans prévention; Despreaux, & Racine unissoient leurs efforts, pour terrasser la cabale, & le nombre des génies ne laissoit voir aucune division entre eux, & maintenant, par une émulation ridicule, vos meilleurs Poëtes sont ennemis : hélas ! faut-il qu'ils ne se réunissent que sur le Parnasse, & ne verrai-je jamais la fin de ces troubles poëtiques ?

Je sçais que rien n'est plus utile à la conservation de ce Temple, que la critique ; mais il faut bien distinguer celle qui est utile, & nécessaire, de celle qui régne aujourd'hui.

On s'étonne que, malgré le nombre

nombre de ces ingénieux Satyriques, qui inondent actuellement la France, on n'y voye pas les Arts plus floriſſans, & qu'au contraire, les génies qui nous reſtent, ſemblent annoncer leur chûte inévitable. On devroit bien plutôt s'étonner d'avoir encore vû, dans ce ſiécle, quelques Ouvrages dignes de l'immortalité. Tout conſpiroit autrefois au progrès des beaux Arts, tout ſemble aujourd'hui conſpirer à les détruire : mille Auteurs obſcurs, voudroient être les témoins de cette décadence qu'ils ont annoncée, & les grands Hommes même, travaillent à vérifier leur prédiction. Les génies médiocres triomphent, jamais on ne vit

tant d'Auteurs, (a) & jamais on n'en vit moins qui méritent de l'être. Le Public las du bon ſens de Moliére, qui ne peut plus l'amuſer, exige tous les jours du nouveau, une bagatelle même amuſe, quand elle eſt revêtuë des charmes de la nouveauté. Il faut pour ſe conformer au goût vulgaire, aller chercher, loin du ſens commun, des intrigues puériles, & bizares qu'un titre burleſque fait plus eſtimer, que les beautés majeſtueuſes de nos

REMARQUE.

(a) Il eſt incroyable combien depuis deux ans, on a vû paraître d'Ouvrages anonimes, de Romans, de libelles, de critiques, qui la plûpart ne méritent pas d'être luës.

Anciens. Le Miſantrope eſt déſert, & la multitude court applaudir à des farces, qui n'ont d'autre mérite, que la nouveauté; un Vaudeville Italien, qu'un geſte bouffon fait valoir, ſe ſoutient plus long-tems, qu'un Opéra de Quinaut. Le goût des bagatelles eſt le ſeul qui domine, on ſe laſſe des ſentiments ſurannés de nos Poëtes, on revoit avec plaiſir les Thirſis, & les Céladons; tout enfin, tous les Romans même ont droit de plaire, dans un tems où l'on a diſtingué le bon ſens, du génie.

Je ſçais que tous ces Auteurs que le ridicule enfante, ſont tôt ou tard oubliés, beaucoup meurent en naiſſant; jamais un eſ-

prit ſolide n'a daigné jetter les yeux, ſur les titres burleſques (*a*) de leurs ouvrages ; mais envain le ſage les mépriſe, enyvré des ſuccès paſſagers, que le nombre des Sots leur promettent, ils ſe croyent en droit de mépriſer ceux qui les critiquent. Qu'importe qu'un livre ſoit rempli de fadaiſes, s'il ſe vend avec ſuccès, que les meilleurs Poëtes y ſoient critiqués ; qu'on y déchire les meilleurs ouvrages, par des critiques inſenſées, pourvû que le volume ſe

REMARQUE.

(*a*) On a imprimé le Toutou, la Poupée, le Recueil de ces Dames, & d'autres ſemblables, que la décence ne permet pas de nommer.

rempliſſe, on eſt content. L'éleve de Terpſicore (a) peut impunément défendre, à tous les Poëtes, la lecture de Crébillon, critiquer les vers de Sémiramis à Ninias, mépriſer Rhadamiſte, inſulter en

REMARQUE.

(a) L'éleve de Terpſicore, Satyre anonime contre l'Académie. Il s'applique à critiquer M. de Crébillon, dans toutes ces piéces; on peut juger de ſes critiques, par celle qu'il fait contre ces vers de Sémiramis à Ninias.

Dangereux Ninias, ne t'avois-je formé
Si grand, ſi généreux, ſi digne d'être aimé,
Que pour me voir moi-même adorer mon Ouvrage,
Et trahir la nature, à qui j'en dois l'hommage?

Le même Livre tâche de parodier ces

un mot, aux partisans d'Electre & de Pirrhus, chasser leur Auteur du Parnasse, reléguer Destouches (a) avec Boursault, & Montfleuri (b) son, ambition est satisfaite, son livre grossi de vers de

REMARQUES.

beaux vers de Rhadamiste à Hiéron :

Et que sçai-je Hiéron ? &c. . .

Voyez la Sémiramis, & le Rhadamiste de M. de Crébillon.

(a) Destouches. Auteur Comique fameux, c'est de lui que nous avons le Glorieux, le Philosophe Marié &c. Ce sont autant de chefs-d'œuvre de notre siécle.

(b) Montfleury, Boursault &c. furent autrefois les ennemis de Moliére . . . Voyez son Impromptu de Versailles.

Malherbe, & de Racine a peut-être eu ſes admirateurs, il s'eſt vendu, en faut-il davantage pour faire un bon livre ? Si vous en diſconvenez, mille ennemis ſecrets s'éléveront contre vous, on vous traitera de pédant fourcilleux, & dans une Préface extravagante, on vous déclarera qu'on n'écrit point pour vous, que chacun eſt libre de perdre du papier, que les grands ſentimens fatiguent, qu'on ne va point aux ſpectacles pour pleurer, qu'un Auteur ſtupide (*a*) peut

REMARQUE.

(*a*) J'ai entendu, pluſieurs fois, des perſonnes, qui vouloient paſſer pour beaux Eſprits, me tenir de ſemblables

amuſer par ſa ſtupidité même ; enfin que le *bon ton* autoriſe les bagatelles.

C'eſt là, cependant, cet abus fatal que vous devez combattre ; quand même vos ſuccès ne répondroient pas à vos efforts, il vaut mieux ſe ſignaler par une chûte honorable, que d'ambi-

REMARQUE.

diſcours ; c'eſt même le ſtile ordinaire des Préfaces anonimes.

J'ai dit plus haut que l'on diſtinguoit à préſent, le bon ſens, de l'eſprit. Rien n'eſt plus vrai ; j'ai lû un livre qui a eu ſon cours, où l'on diſoit que le ſiécle paſſé n'avoit été que le ſiécle du génie, & du bon ſens, mais que le nôtre étoit celui de l'eſprit.

tionner

tionner les triomphes de pareils Ecrivains. Ne vous effrayez pas de leur nombre, la raiſon l'emporte toujours, le faux brillant s'obſcurcit, le vrai ſeul triomphe à jamais.

On n'a pas encore vû d'Auteur s'immortaliſer par des bagatelles: ſçaura-t-on dans quelques jours, qu'on a fait un paralléle de la Henriade au Lutrin? connaît-on l'Auteur du Triomphe Poëtique? (a) trouve-t-on - - -

efforts des Satyriques obscurs ; feront-ils oublier Voltaire à la postérité ? ce seroit s'abuser de le croire. Le Soleil se fait jour à travers les nuages, envain ils le dérobent pour quelques instants à nos yeux, sa lumiére, après qu'il les a dissipé, n'en parait que plus éclatante : ne craignez donc point leur impuissance, il vous sera glorieux de mériter leurs satyres, en suivant les traces des grands Hommes qu'ils persécutent ; Enfin quand par un caprice du sort, vos travaux auroient des succès

REMARQUE.

doit s'entendre aussi de tous ceux, contre lesquels on a fait de pareils libelles.

moins éclatans, que les critiques assoupissantes des Zoïles modernes, songez toujours que ce n'est que par des écrits solides & utiles, qu'on mérite les premiers rangs sur le Parnasse : les bienfaits d'Apollon, vous engagent à vous distinguer de ces Ecrivains imbéciles.

La conservation des Arts, est trop intéressante aux beaux Esprits, pour qu'il n'y en ait pas encore quelqu'un, qui tâche de les soutenir ; vous ne pouvez les imiter avec plus d'avantage, qu'en découvrant le ridicule, de ceux qui cherchent à les détruire. Désabusez donc le Public séduit, par les déclamations frivoles des par-

tisans du mauvais goût. La plûpart n'ont d'autre mérite, qu'une certaine facilité d'écrire que l'envie leur comunique ; il ne vous sera pas difficile de terrasser des adversaires, mépriſables par leur faibleſſe. Leur régne a déja trop duré, il vous sera glorieux d'avancer les triomphes du bon goût, & de concourir à la gloire des Muſes.

C'eſt dans ces vuës que Moliere, & Boileau ſe ſont immortaliſés ; le bon ſens étoit diſparu, l'un l'a ramené ſur la ſcène, & l'autre l'a fixé dans ſes vers. Ils vous ont tracé la route que vous devez ſuivre, les cris tumultueux de la cabale, ni les hurlemens miſ-

térieux, & ridicules des Précieuſes, ne les ont point effrayés. Ils ont fait ſuccéder le naturel à l'affecté ; faites ſuccéder à votre tour, le ſolide, au ſuperficiel, que votre nation ſemble autoriſer . . .

Moi, répondis-je avec précipitation, je préſumerois aſſez de mes faibles efforts, pour réformer les abus du ſiécle comme Moliére ?

Non non, grande Déeſſe, je ne ſuis point de ceux qui, par une modeſtie affectée, cherchent à s'avilir aux yeux du Public, pour mériter ſes ſuffrages ; mais auſſi je ne ſuis point aſſez préſomptueux, pour prétendre à la gloire de cet Auteur. Je mérite-

rois tous les affronts réservés aux Critiques modernes, si je pensois à l'égaler, aussi je me contente de l'admirer, & de ne le point perdre de vuë, dans mes Ouvrages.

Ce n'est point assez, me répondit la Déesse, vous devez, il est vrai, respecter ces Poëtes fameux; mais vous ne devez pas vous borner à une admiration oisive, qui vous est commune, avec tous ceux qui lisent leurs Ouvrages. C'est le propre des esprits timides, & pusillanimes, d'admirer toujours, sans vouloir mériter de l'être.

On pense qu'il est impossible d'égaler un Auteur qui s'est ac-

quis une juſte réputation, ſon éclat éblouit, on ſe contente de lui rendre un hommage ſervile. Un génie médiocre ne doit point s'écarter de ce préjugé ; qu'importe que l'Auteur d'une Comédie froide, ou ſérieuſe, n'eſpére jamais égaler celui du Joueur (a) & du Légataire, ſes efforts ſeroient impuiſſans, il ne doit point ſortir de ſa ſphére ; mais un homme d'eſprit, ſans être téméraire, peut aſpirer à partager la gloire des plus grands Hommes. Vous n'admireriez pas Andromaque, ſi Racine n'eût pas crû pouvoir balancer Corneille.

On ne ſonge point que dans

REMARQUE.

(a) Regnard, Poëte Comique.

les siécles passés, on a crû Ronsard (a) inimitable, & que si sur cette prévention ridicule, on se fût contenté de l'admirer, on ne regretteroit pas aujourd'hui Despreaux, & Malherbe.

Cependant rien n'est plus contraire au progrès des beaux Arts que ce respect affecté pour les Anciens; combien ne voit-on pas de beaux Esprits séduits par cette

REMARQUE.

(a) Ronsard, Poëte antique. On le crut parfait de son tems, Regnier le mettoit bien au-dessus de Malherbe, qu'il traitoit d'Innovateur, parce qu'il perfectionnoit la Langue, & qu'il s'écartoit de la méthode de Ronsard..... Voyez les Satyres de Regnier.

erreur

erreur ſe contenter du titre d'admirateurs oiſifs, & conſacrer tous leurs talens à l'indolence : Leur conduite eſt ſemblable à celle de ces peuples (*a*) groſſiers, qui ſe perſuadoient que leurs ennemis étoient invincibles, plutôt que de s'efforcer à les vaincre, par une réſiſtance courageuſe. Mépriſez donc une prévention ſi ridicule. Je ſçais qu'il ne faut point s'aveugler ſur ſes talens ; mais il ne faut pas auſſi s'aveugler ſur ceux des autres ; l'un & l'autre excès

REMARQUE.

(*a*) Les Américains ſe perſuadoient que les Eſpagnols étoient des Dieux armés du foudre. Voyez l'Hiſtoire de la Conquête du Méxique.

eſt dangereux. Un Fat en liſant ſes écrits, peut y trouver des beautés ſupérieures à celles d'Homére, c'eſt un droit qu'on ne lui diſpute point ; mais il ſeroit honteux à un bel Eſprit de penſer qu'il ne peut rien faire de comparable aux ouvrages de ſes prédéceſſeurs.

Il eſt vrai que les anciens ont eu certains avantages ſur les modernes ; ils ont eu moins d'ennemis à combatre, ou du moins leur rivaux plus faibles ne leur ont pas diſputé, par un combat inégal une victoire certaine ; ils travailloient dans l'abondance ; les ſujets moins épuiſés leur laiſſoient la liberté du choix ; ils étoient unis, leurs talens les faiſoient re-

chercher, tout enfin, les Libraires même, contribuoient à leur succès. Un Auteur trouve maintenant beaucoup plus d'obſtacles qui l'étonnent ; la multitude des rivaux le décri preſque général où ſont les Poëtes, l'ingratitude du Public envers ceux qui lui conſacrent leurs travaux, (*a*) les cabales, les préventions, la quantité d'Au-

REMARQUE.

(*a*) Voyez à ce ſujet la Lettre de M. de Voltaire ſur les dégoûts de la Littérature. J'avoue qu'il y a encore un grand nombre de perſonnes qui protégent les Arts, & qui reſpectent leurs ſoutiens ; mais que ce nombre eſt petit en comparaiſon de ce qu'on appelle, la multitude.

teurs qui épuiſent les ſujets, ou qui ne s'occupent qu'à des travaux inutiles, le naturel proſcrit par le faux goût qui domine, enfin le trop grand nombre de Zoïles, & le trop peu d'Ariſtarques; tout ſemble concourir à la décadence des Arts. Ce ſont ces obſtacles qui retiennent, ou qui intimident la plûpart de ceux qui pouroient les franchir. On ſe perſuade que les Anciens ont eu trop d'avantages ſur les Modernes, pour que ces derniers les ſurpaſſent : ces raiſons ſont ſpécieuſes, mais elles n'ont rien de ſolide. Le ſort n'a pas toujours été favorable aux Corneilles, & aux Racines, ils ont ſuivi des

routes qui paroiſſoient impraticables à leurs admirateurs, ils ſe ſont plaint ſouvent de l'inconſtance Françaiſe ; cependant l'amour de la gloire leur a rendu toutes ces difficultés ſurmontables ; le même amour joint à des travaux plus pénibles peut produire, aujourd'hui, les mêmes effets.

Si l'on n'a pas encore vû de Poëte ſupérieur à Racine, c'eſt peut-être parcequ'aucun n'a crû pouvoir le ſurpaſſer ; en effet ceux qui ſont venus après lui, n'ont regardé dans ſes Ouvrages, que des modéles à imiter ; (*a*) rarement

REMARQUE.

(*a*) Toutes ces penſées demanderoient d'être réfléchies.. On ſe contente d'imiter,

l'Imitateur équivaut à celui qu'il imite, auſſi ne l'ont-ils pas atteint, ils ſe ſont contentés d'une réputation moins éclatante. Ceux qui viendront aprés eux, charmés de leur ſtile, croiront encore s'immortaliſer en les imitant; ils ſe borneront à ſuivre leurs prédéceſſeurs modernes, ils ne les égaleront point, & beaucoup inférieurs aux anciens qu'ils auront quittés, ſans s'en appercevoir, on ne reconnaîtra plus, dans leurs ecrits,

REMARQUE.

on ne ſurpaſſe point.. Ne vaudroit-il pas mieux s'écarter des routes ordinaires? Ne verroit-on point, alors, d'Originaux?

l'énergie majeſtueuſe de Pompée, & de Cinna. (a)

Ne vous laiſſez donc pas ſurprendre par les idées vulgaires de ces Auteurs qui penſent que la nature eſt moins féconde, qu'autrefois, en génies. Apprenez à ces Ecrivains timides, qu'ils peuvent encore ſe voir ériger des trophées dans ce Temple; propoſez-leur Fontenelle, ou Crébillon pour modéles; il leur ſera plus glorieux de s'égarer ſur leurs traces, que de ramper avec leurs critiques; Allez vous-même les animer par votre exemple.

REMARQUE.

(a) Tragédies de Pierre Corneille.

Et ſi de l'Art comme eux, vous n'emportez le prix,
Ayez du moins l'honneur de l'avoir entrepris.
La Fontaine.

A ces mots les Muſes ſe levérent, les Auteurs qui, comme je l'ai dit, s'occupoient dans le Temple de mémoire, n'interrompirent point leurs occupations : ceux, au contraire, qui ſuivoient les Muſes, me donnerent encore quelques préceptes (*a*) que je ne rapporte

REMARQUE.

(*a*) Je ne rapporte pas ces préceptes, ils ſe réduiſent, comme je l'ai dit, à ceux de l'Art poëtique, ou à ceux qu'Apollon m'avoit donnés ; les répétitions, ſurtout en préceptes, ſont aiſément ſuſceptibles d'ennui : je me borne donc à

point,

point. Un d'entr'eux que je reconnus, par ses discours, pour un Poëte Comique du Siécle, me fit appercevoir de la foiblesse de ces génies modernes, que le Public applaudit, & qu'on regarde comme les Inventeurs du comi-tragique. Vous avez été témoin, me dit-il, des éloges tumultueux de la multitude, qui les couvroit par avance des lauriers, que la postérité seule, a droit de décerner aux Auteurs; cela est bien avantageux pour leurs Ou-

REMARQUE.

ceux que j'ai déja donnés: heureux! si leur longueur ne s'est pas encore fait appercevoir.

vrages, car vous sçavez qu'il est rare qu'un bon Poëte jouisse, pendant sa vie, d'une réputation tranquille. Il est vrai que quelques Auteurs, ont été les témoins de leurs propres triomphes. Montfleury, Boursault, & quelques autres que je pourrois citer, ont triomphé longtems, sur leur Théâtre, tandis que Moliére avoit peine à se soutenir sur le sien; mais la France désabusée après leur mort, rougit des éloges, qu'un écart de bon sens leur avoit fait prodiguer, & ne reconnut le mérite du dernier, que lorsqu'elle se vit obligée d'immortaliser ses cendres par ses regrets.

Vous voyez encore que les plus

grands Hommes jouiſſent à peine, de la gloire que leurs travaux leur ont acquiſe; il n'appartenoit qu'aux Inventeurs du Comi-tragique d'être à l'abri des revers du ſort. Ce n'eſt pas que je veuille vous faire croire, par là, qu'ils n'ont pas d'ennemis. Vous ſçavez qu'ils ſuivent ordinairement le mérite, & ce ſeroit être flateur, de vouloir leur perſuader, que tous les ſentimens ſont réunis, ſur la gloire qu'ils méritent. Vous ſçavez vous même les critiques qu'on a faites de certaines Piéces modernes qui depuis longtems, je ne ſçai pourquoi, ne paraiſſent plus ſur le Théâtre. Vous n'ignorez pas les ridicules, que quelques beaux Eſprits (a) ont

(a) Rouſſeau.

crû trouver dans leurs Ouvrages ; mais auſſi le Parterre retentit encore de leurs éloges, *c'eſt un grand Juge*, & ſes acclamations bruyantes ont aſſez répondu à leurs ennemis.

Les Génies du Siécle ne ſe ſont pas contenté de ces approbations paſſagéres, quelques-uns ont conſacré leur plume à leur panégyrique, & vous avez lû ſans doute les remarques ſçavantes (*a*) de quelques-uns de ces Panégyriſtes.

Avec de tels Partiſans ils peuvent, aiſément, ſe mettre au-deſſus

REMARQUE.

(*a*) Voyez la lettre de M. Riccoboni ſur la Piéce de l'ECOLE DES AMIS.

de l'envie, & de la critique.

Ils ont inventé, dit-on, un nouveau genre comique. Je ne croi pas qu'ils le penſent, comme ceux qui leur donnent d'auſſi fades louanges. Moliére eſt le premier qui ait mis ſur la Scène, des Perſonnages annoblis par les vertus, & par les ſentimens. Son Tartuffe & ſon Miſantrope en ſont des preuves inconteſtables. Si ſouvent il s'eſt amuſé à peindre le Ridicule dans ſon Ridicule même, on ne peut point lui en faire un crime: au contraire, la Comédie (a) doit corriger les mœurs en faiſant rire; peut-on arriver à ce but avec plus d'avan-

REMARQUE.

(a) *Caſtigat ridendo mores.*

tage, qu'en peignant le vice sous des couleurs qui le fassent mépriser, & peut-on inspirer du mépris pour le vice, sans le peindre sous les couleurs risibles, & bizares qui lui sont propres.

Ce n'est pas assez de montrer la beauté de la vertu, comme ils le font tous les jours, dans leurs personnages austéres, il faut découvrir aussi le ridicule des vices qui lui sont opposés.

La Tragédie doit se borner à faire aimer, dans ses beaux Sentimens, les vertus qui les produisent; mais la Comédie a toujours eu pour but de faire rire en corrigeant; on sçait que ces principes sont dictés par la nature. C'est ce-

pendant l'écueil, contre lequel se briſent tous les efforts, de ceux qui veulent établir le Comique Moderne, ſur les ruines de celui de Moliére. Car enfin, il y a de la différence entre la Tragédie & la Comédie. On ne peut en diſconvenir, ſans déſavouer tous les Maîtres de Poëtique. Horace qui défend de traiter une Comédie en vers ſérieux, ſçavoit les regles de l'Art, tout le monde eſt d'accord ſur ce principe; vous ſçavez que par ce ſeul vers:

Verſibus exponi tragicis res comica non vult.

Il établit une différence notable entre l'une & l'autre; cependant, dans leur nouveau genre d'écrire,

j'ai peine à concevoir cette distinction. Si leurs piéces méritent le nom de Comédie, celles de Moliére pourront mériter celui de Tragédie ; car le propre de leurs écrits étant d'émouvoir par de grands sentimens, si cela peut être le but de la Comédie, le but contradictoire de la Tragédie peut être de faire rire ; ainsi Moliére pouroit être le plus grand de tous les Poëtes Tragiques, & les Auteurs de la Gouvernante, & de Régulus seroient les plus grands Comiques de France.

En un mot ce raisonnement tout bizare qu'il paraît, sait, directement, des principes de ceux qui pensent que ces sortes de Piéces

ces ſont des Comédies. Car enfin le Tragique, par ſon étimologie Latine, ne différe du comique, que par le ſérieux, ou le badin qui fait la différence eſſentielle de l'un à l'autre; ainſi, ſi le ſérieux de leur Piéce peut être regardé comme quelque choſe de comique, on pourra regarder, par la même raiſon, les Bons-Mots de Moliére, comme des ornemens eſſentiels à la Tragédie : Voyez que ces principes ſont plaiſans.

Quelques-uns de ces Poëtes ont renchéri ſur le ſérieux Tragique. On ne voit dans leurs Comédies que des déclamations *larmoyantes*, où ſouvent une Scéne eſt préciſément introduite, pour faire

le pompeux étalage des sentimens généreux d'un Valet, d'un Fat ou d'une Soubrette. On conçoit facilement que le titre de Comédie, est étranger à leurs Ouvrages; mais je ne pense pas qu'on puisse conclure que celui de Tragédie, leur convienne avec plus d'apparence, à moins qu'on ne distingue deux sortes de Tragiques. Du Tragique sublime, & c'est celui des Corneilles, où les Héros expriment des sentimens qui leur sont naturels. Du Burlesque, & ce seroit le leur, où souvent un personnage fait venir son Valet, pour lui dire un beau Vers (a) qui par

REMARQUE.

(a) Voyez la Parodie qu'on a faite de ce Vers.

C'est créer les talens, que sçavoir les placer.

hazard, leur eſt venu dans l'imagination.

Je dis par hazard ; car, peut-on donner le titre de Poëte à des Auteurs, dont l'imagination ne ſçait point tenir une route certaine, qui toujours inégaux dans leurs penſées, tombent ſouvent où ils devroient s'élever, & s'élevent toujours dans un tems, où la ſimplicité du ſtile ſeroit un agrément néceſſaire.

J'avoue que les beaux ſentimens qu'ils affectent, leur fourniſſent ſouvent des idées nobles qui leur ſont communes, avec tous ceux qui ſe ſont étudiés avant eux, à peindre des caractéres ; mais plus ils s'élevent, plus leur chûte eſt

risible, quand on les voit après une déclamation pompeuse, souvent amenée exprès, pour tracer des portraits étrangers aux Titres de leurs Piéces, terminer un Dialogue empoulé, par des Vers faibles & prosaïques, comme on en trouve dans quelques Comédies Modernes. Tout Paris les reconnoît à ces traits. On ne voit dans leurs ouvrages qu'une Monotonie insupportable, qu'un froid continuel, il faudroit pour qu'ils méritassent des éloges, qu'ils eussent l'art d'intéresser les Spectateurs par des situations heureuses, par des Vers patétiques, enfin par ces traits majestueux qui caractérisent le Théâtre de la Chaussée. Peintre de la

nature & des sentimens, il n'appartenoit qu'à lui de donner dans ses caractéres, une juste idée des vertus qui les annoblissent. Le Préjugé à la mode, Mélanide, la Gouvernante, (a) l'Ecole des Amis, toutes ses Piéces enfin sont remplies de ces pensées nobles & sublimes, qui le font toujours reconnaître. Les applaudissemens continuels que le Public n'a pû refuser à sa derniére piéce, (b) lui ap-

REMARQUES.

(a) La Gouvernante, Piéce représentée au mois de Février 1746.

(b) Le Poëte Comique qui s'entretient avec l'Auteur, sur les Comédies modernes, peut être supposé du nombre de

prennent encore tous les jours que le ſuccès à répondu à ſes efforts, ſa réputation déja établie par ſes autres Ouvrages, ſemble fixée pour jamais ſur la Scéne. Comme tout le monde parloit avec tranſport de cette Piéce, je me ſuis déterminé à la voir, quoique avec un peu de peine. Une Piéce nouvelle n'annonce plus guére en France qu'une bagatelle, ſouvent inſipide. J'ignorois qu'il en fût l'Auteur. Les louanges qu'on lui pro-

REMARQUE.

ces heureux Génies du Siécle, qui s'efforcent à rétablir, malgré la cabale dominante, le goût naturel proſcrit, ſur le Théâtre, par le Comique *larmoyant*.

diguoit me paraiſſoient ſuſpectes ; vous ſçavez que

Un Sot trouve toujours un plus Sot qui l'admire.
Boileau.

Mais quand j'appris que la Piéce étoit de lui, mes doutes ſe diſſipérent, & ſûr d'y trouver une inſtruction ſage, & utile, je courus au ſpectacle, agréablement prévenu du plaiſir, que le titre de l'Ouvrage ſembloit annoncer.

J'attendois, avec impatience le moment de la repréſentation, quand un jeune Auteur, qui me parut verſé dans la Littérature, me demanda, ſi j'avois déja vû cette Piéce. Je lui dis que je n'avois pas encore eu cet honneur, il me parut ſurpris ; Quoi, me dit-il, vous

n'avez pas encore vû la Gouvernante ? Non, lui dis-je encore une fois. Ah, me répondit-il, vous n'avez rien vû ; c'eſt le triomphe de la Scéne Françaiſe, c'eſt la premiere Piéce qui mérite le nom de Comédie, enfin c'eſt l'école des Auteurs. Quoi, lui dis-je, M. tourne-t-on dans cette Comédie, quelques Poëtes en ridicule, pour donner des préceptes de l'Art ? Point du tout, reprit-il, pouvez-vous penſer qu'un titre comme celui de la Gouvernante annonce de pareilles bagatelles ? Non, non, déſabuſez-vous, c'eſt aux Juges qu'on apprend leur devoir dans cette Piéce, elle eſt faite pour porter les Magiſtrats négligens à la reſtitution, quand,

quand, par une ignorance *invincible*, ils ont fait tort à leurs Parties. (*a*) Cela n'eſt-il pas plaiſant? Que de Juges choqués! que cette Piéce va corriger les mœurs, & que la Juſtice a d'obligation à M. de la Chauſſeé... Quoi, repris-je, ceſt là l'unique but de la Piéce, elle ſe borne à *prêcher* la reſtitution aux Juges, & vous trouvez que le titre de la Gouvernante, annonce plutôt le devoir des Magiſtrats, que celui des Poëtes?...

REMARQUE.

(*a*) On a voulu caractériſer ces Partiſans ridicules, qui ſont toujours prêts à protéger, contre la raiſon, les défauts de ceux qu'ils admirent.

M. me dit-il, d'un air embaraſſé, tout cela eſt compris ſous le titre, je l'ai oui dire hier aux Foyers, d'ailleurs la toile ſe léve, & vous allez en juger.

Après ce diſcours, je quittai, ſans regret, ce Panégyriſte ridicule, & je tâchai de m'avancer, pour ne rien perdre d'une Piéce, dont on venoit de me donner une idée ſi plaiſante.

Je fus témoin des ſuccès de l'Auteur. Les beaux ſentimens de ſa Comédie tirérent pluſieurs fois les larmes de mes yeux. J'admirai les vertus de ſes Perſonnages, & je ne pus refuſer mes pleurs aux diſgraces de la Gouvernante, & aux malheurs de ſa fille. La gran-

deur d'ame du Préſident, la généroſité de la Baronne, le dénoûment de la Piéce firent, à peu près, la même impreſſion ſur mon eſprit.

J'admirai l'Art avec lequel il avoit ſçû mêler à tant de ſujets ſérieux, le rôle plaiſant, & comique de Criſpin, qui me parut ſi bien trouvé pour faire un vers, & ſi bien placé pour amuſer le Public. C'eſt là le grand ſecret de mêler le plaiſant au ſérieux, pour délaſſer les eſprits fatigués d'une attention trop longue, ou d'une action trop uniforme. Oh! c'eſt auſſi l'endroit ou l'on rit dans cette Piéce, & tout le monde a beaucoup vanté cet Art que l'Auteur

a puisé dans les préceptes d'Horace ; (a) aussi je crois déja voir

Ses ouvrages chéris du Ciel, & des lecteurs,
Tous les jours *sur les Quais* entourés d'Acheteurs.

Boileau.

C'est le sort que promet ce Poëte, à tous ceux qui sçavent passer agréablement du plaisant à l'utile.

Je ne pus m'empêcher de louer encore ces vers pompeux, où la pauvre Juliette (b) frappée des chagrins qui suivent l'amour, lui donne tendrement les noms de ty-

REMARQUES.

(a) *Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci....* Hor.. Art. Poët.

(b) Personnage de Soubrette dans la Gouvernante.

ran, de Vainqueur Barbare, &c. La réfléxion eſt bonne, & digne de Juliette, auſſi l'air coquet * de la Soubrette, joint à l'agrément de ce trait d'eſprit, fit rire une ſeconde fois tout le Parterre.

Après la repréſentation je conclus, malgré toutes ces beautés que j'avois réfléchies, que les meilleurs Ouvrages ſont toujours défectueux. Notre nature bornée ne nous permet pas d'atteindre à la perfection. Si donc je crus remarquer quelques imperfections légéres dans cet Ouvrage, & ſi je les mets au jour, pour vous les faire appercevoir, vous ne devez

* Mademoiſelle Dangeville jouoit le rôle de Soubrette dans la Gouvernante.

point en être surpris. On a trouvé des défauts dans Atistophane, Plaute, & Térence, on a changé le comique naturel de Moliére, on ne doit donc pas s'étonner qu'on puisse faire une critique judicieuse de cette Piéce, quand on voit que nos Modéles mêmes, ne sont pas à l'abri de la Satyre.

Ne pensez pas (continua le même Auteur) que je prétende favoriser, par une censure injuste, ces Rivaux timides qui s'égarent en voulant égaler, ou surpasser M. de la Chaussée. Il faudroit pour qu'ils réussissent comme lui, sur des sujets imités des siens, qu'ils eussent son génie, & ses talens : c'est précisément ce qui manque à ces faibles Imitateurs.

On crie tous les jours, que le ſiécle leur aura l'obligation d'avoir fixées les vertus ſur le théâtre, & l'on ne s'apperçoit pas qu'ils ont introduit ſur la Scéne, un genre d'écrire trop bas pour du traigique, & trop enflé pour du comique. On ne penſe pas quils ont pris une route différente des anciens, pour ſe diſtinguer à leurs dépens, qu'ils ont ſubſtitué l'affecté au naturel qui fait le principal agrément de la Comédie.

On ne réfléchit pas que des vertus habillées en Criſpin, ſont plus propres à faire railler la vertu, qu'à lui faire des partiſans fidéles, enfin on ne veut pas comprendre que les parures étrangéres

& déplacées ſont plus propres à faire méconnaitre la vertu, qu'à la faire eſtimer, & que ce n'eſt que ſous les couleurs qui lui ſont naturelles, qu'elle peut faire impreſſion ſur l'eſprit des Spectateurs.

On a voulu imiter l'Auteur de Mélanide, on s'eſt donné des ridicules, ſes ſuccés ont frappé, on n'a pas compris qu'un Poëte réuſſiſſoit, ſouvent, ſur des Sujets, que d'autres ne pourront jamais traiter, ſans avoir ſon génie. Ses Rivaux ſe ſont flatés, ils ne ſe ſont pas apperçus de leur faibleſſe, ils ont crû que quelques beaux vers répandus au hazard, ſuffiſoient pour faire une bonne Piéce, ils penſoient partager ſes talens, & ſa réputation;

putation ; les ſifflets du Parterre les ont avertis du

Pindarum quiſquis ſtudet æmulari,

d'Horace.

Voilà ce qui peut être leur a fait appercevoir, qu'il ne leur manquoit pour réuſſir, que ce feu qui anime ſa verſification, & que le Public applaudit dans ſes Ouvrages.

C'eſt ce feu poëtique que j'ai toujours remarqué dans toutes ſes Piéces, & c'eſt auſſi ce qui doit caractériſer un Auteur. La Gouvernante, dont je me ſuis un peu trop écarté, pour vous expoſer mes ſentimens ſur les comiques du Siécle, la Gouvernante, dis-je, eſt remplie de ces traits nobles, & majeſ-

rueux que les Connaisseurs sçavent toujours distinguer.

La Philosophie de Sainville, la sagesse de la Baronne, la probité du Président, la douceur de la Gouvernante, sont autant de morceaux accomplis, que M. de la Chaussée a sçû réunir avec adresse. L'Auteur du Mercure en a fait part au Public, il ne conviendroit pas de renchérir sur son apologie; j'ajouterai seulement deux réflexions, à celles qu'il a faites sur cette Piéce.

Le meilleur Ouvrage, je le répéte, a ses défauts. Un Auteur s'écarte, sans s'en appercevoir, de la route qu'il avoit suivie, doit-on lui en faire un crime? Non. Ce seroit attaquer la nature, elle ne

nous permet pas de perfectionner nos Ouvrages, & les critiques doivent se souvenir du.

..... Non ego paucis
Offendar maculis d'Horace.

C'est cette regle judicieuse qui distingue l'Aristarque du Zoïle.

Toutes les fois que j'ai lû la nouvelle Comédie, j'ai cru découvrir un défaut de caractére, dans la fille de la Gouvernante, il m'a paru même, qu'elle n'avoit pas les sentimens que la nature inspire aux ames les plus vulgaires.

En effet après avoir parlé de cette fille, comme d'un modéle d'éducation, qui portée du berceau dans un cloitre, n'a pû puiser que des sentimens conformes à sa naissance,

aux vertus, & à la sageſſe ; l'Auteur fait apprendre à cette fille ſoumiſe, & reſpectueuſe, la perte générale de ſes biens, l'inconſtance de Sainville, la vanité de l'eſpoir qu'elle fondoit ſur la Baronne, qu'elle regardoit comme ſa tante, il lui dévoile le miſtére affreux de ſa naiſſance, la fin tragique de ſon pere, & la mort cruelle d'une mére qu'elle avoit tendrement aimée, ou du moins elle ſe la perſuade comme réelle, par le recit effrayant de la Gouvernante, & cette belle ſi tendre, bien loin d'en paraître émuë, ne témoigne pas ſeulement, par un geſte ordinaire aux Actrices affligées, la douleur que lui cauſent des nouvelles ſi imprévûes, & qui ſuffi-

soient pour l'accabler. Elle apprend tous ses malheurs, sans payer à la nature, le tribut qu'elle exige dans de pareils revers, & non seulement elle n'est pas touchée de la peinture énergique que lui fait la Gouvernante, mais même, dès que sa présence ne la retient plus, elle s'amuse à écouter les lettres amoureuses de Sainville, ne pense qu'à la prétendue inconstance qu'elle lui suppose, & oublie, avec lui les leçons vertueuses de sa mere.

On fit autrefois un crime au grand Corneille, on lui a même reproché, dans les Fastes de l'Académie, (a) d'avoir fait de l'aman-

REMARQUE.

(a) Voyez la critique de l'Académie

te du CID, un monstre digne des supplices, pour avoir montré trop d'insensibilité sur la mort d'un pere.

... Que son malheureux sort
Et ses propres fureurs *condamnoient* à la mort.(a)

Opposons à CHIMENE, le caractére du personnage moderne. Ses malheurs sont plus grands, & plus imprévûs.

REMARQUE.

Française contre le Cid ; c'est en y faisant allusion que Boileau a dit dans son Art poëtique :

En vain contre le Cid un Ministre se ligue ;
Tout Paris pour Chiméne a les yeux de Rodrigue :
L'Académie encor a beau la censurer,
Tout Paris révolté s'obstine à l'admirer.

(a) Vers de la Mérope Française de M. de voltaire.

Elle n'a pas de passion *légitime*, qui puisse diminuer l'impression que la douleur doit faire sur son esprit, elle ne s'occupe point à répandre des pleurs que la nature exigeoit d'une fille bien née, elle s'informe assez succinctement, des circonstances malheureuses de son histoire, & loin de se livrer à la douleur qu'on devoit naturellement attendre, elle va, dans l'instant même, oublier, près d'un amant, les sujets de désespoir qui devoient l'agiter, & ce qui me parait opposé aux bonnes mœurs, elle épouse *en secret*, dans le même jour, malgré les sages avis de sa Gouvernante, celui que sa sagesse auroit dû désavouer, après

un moment de réfléxions, sur les malheurs qui pouvoient l'accabler.

On ne répondra point que la constance est une vertu ; le naturel a des droits qui ne sont pas contraires à cette constance : il est beau de souffrir avec une résignation Philosophique ; mais cette résignation n'est point opposée aux sentimens de la nature. D'ailleurs écouter les bons mots d'une Soubrette, les Lettres Galantes d'un Philosophe &c. Sont celà les effets d'une résignation Philosophique.

Je finis après cette remarque, car il seroit ennuieux d'entrer dans un détail d'imperfections légéres, qui sont communes à tous les Poëtes.

Parlerois-je, en effet du défaut de

de vraiſemblance, dans le perſonnage de la Gouvernante, du caractére ruſtique de Sainville, du cas de conſcience du Préſident, en un mot des ces défauts heureux qui ſont rachetés, par le Patétique qui domine, dans cet ouvrage? Irois-je, cenſeur plus pointilleux, faire un crime à ſon Auteur, du mot Barbare *d'inconſéquent*, qui ſe pardonneroit à peine dans Bartole, ou dans Cujas, & qui fait une eſpece d'innovation dans notre Langue? Critiquerois-je ces Vers Proſaïques.

Allez voir votre Bonne,
Et moi je vais trouver Madame la Baronne &c.

Vers de la Gouvernante.

Et quelqu'autres qu'il ſeroit puérile de répéter? Cenſurerois-je la

pompeuſe obſcurité de ce Vers ?

Vous n'êtes pas un tiers entre mon cœur & moi.

Vers de la Gouvernante.

Condamnerois-je les réfléxions trop ſçavantes, & l'indocilité de la Soubrette ? Enfin oſerois-je annoncer que ce beau ſentiment :

Votre vertu me reſte...

Vers de la Gouvernante.

Qui a cauſé tant de tumulte au Parterre, ſe trouve mot à mot, dans une circonſtance à peu près ſemblable, dans une Tragédie intitulée *Marius*. (*a*) Non, ce ſeroit abuſer des régles que preſcrit la critique. Je ſais qu'on pourroit encore objecter cette Lettre imprévûe,

REMARQUE.

(*a*) Marius Tragédie imprimée, dans un des Volumes du Théâtre Français; *Edition d'Amſterdam.*

dont parle la Gouvernante, quand elle annonce à sa Fille qu'une de ses Parentes morte, vient de lui laisser un Bien assez considérable, pour son entretien modeste. Cette Lettre vient d'autant plus mal à propos, que tout le monde sait, que ces machines imprévûes choquent ordinairement le Public, & qu'on doit toûjours prévenir ces sortes d'événemens, qui pourroient paraître ridicules, sans cette précaution sage qui les autorise; mais comme je crains d'ennuier, & que d'ailleurs, je me souviens toûjours du précepte:

Ergo ubi plura nitent in carmine. &c.

Hor. art Poët.

Je passe toutes ces imperfections sous silence.

Je respecte les Talens des grands Hommes, & ceux de l'Auteur de Mélanide ; mais j'avoue sincérement qu'en lisant ses Piéces, jamais je n'ai crû lire des Comédies. Qu'on vante son Génie, ses Vers, ses autres Ecrits :

On le veut, j'y souscris, & suis prêt à me taire.
Boileau.

Je suis prêt moi-même de travailler à son éloge ; mais rien ne pourroit m'engager à lui donner le titre d'Auteur Comique ; je fais que celui de grand Homme, le dédommageroit assez de mon silence sur ses Piéces de Théâtre.

Je ne me suis étendu, sur ce goût Moderne, qui domine aujourd'hui, que pour déplorer, avec vous, la

décadence des Génies, qui paſſent pour les appuis du nouveau Théâtre. On a banni le naturel, on a crû cacher ſon éxil au Public, par des ſentimens déplacés, on n'a pas compris que ces ornemens étrangers, ne ſervoient qu'à déguiſer, aux yeux du Peuple, le ridicule de ceux qui les ont mis en uſage. Un Peintre qui ſe contenteroit de raſſembler, dans un Portrait une foule d'ornemens empruntés, étrangers, d'ailleurs, à ſon objet principal, & qui croiroit, par une conduite ſi bizare, ſuppléer à la reſſemblance naturelle qu'on exigeoit de ſon travail, pourroit-il prétendre aux applaudiſſemens du Public ?

Ce n'eſt point ce Païſage inutile

ce ne ſont point ces Fleurs, ce n'eſt pas ce Berceau dont votre imagination vous a tracé le plan, ce ne ſont pas, dis-je, ces beautés ſuperflues que j'éxigeois de votre Pinceau, je ne vous avois demandé qu'un Portrait naturel, qui pût imiter ma figure, vous n'avez pas réuſſi, vos travaux ſont inutiles.

C'eſt l'homme même, & non pas les vertus qui ſont l'objet de la Comédie. Vos Sentimens ſont beaux, vos Vers ſont pompeux, vos Caractéres ſurprennent; mais je voulois admirer, ſans être ſurpris.

Comme la Gouvernante eſt une de ces Piéces qui partagent les déciſions du Public, je me ſuis borné à vous expoſer mes ſentimens avec

ſincérité, j'ai travaillé pour le Théâtre, je travaille encore à rétablir, ſur la Scéne, ce naturel délicat dont on doit regretter l'abſence, je ne me flatte pas de réuſſir. Vous pourriez peut-être courir un jour dans la même carriére, tout ce que je vous ai dit, n'eſt que pour vous engager à mépriſer les éloges bruyans de la Cabale, ne vous laiſſez pas ſéduire par les ſuccés paſſagers, & tachez d'en mériter d'immortels, en ſuivant les traces des grands Hommes que vous admirez dans ce Temple.

Fatigué de la longue digreſſion de ce Poëte Comique, j'applaudis à tous ſes raiſonnemens pour l'engager à les borner. Je le reconnus

pour un Poëte trop peu connu (a), mais dont on connaitra le mérite, dans des tems consacrés au triomphe du naturel, & de la raison, c'est-à-dire, dans les tems, où l'affecté proscrit à Paris, n'aura plus d'autre azile que la Province.

Tous les Auteurs qui l'environnoient, applaudirent à ses discours, & je conclus de leurs applaudissemens, que le comi-tragique n'avoit pas encore établi sa Cabale sur le Parnasse, les mêmes Auteurs me donnérent encore d'autres précep-

REMARQUE.

(a) On ne doit pas être surpris de voir dans le Temple de Mémoire, un Auteur peu connu, c'est un Poëte sensé qui tra-

ces

tes que je ne rapporte point parce qu'ils se réduisent, pour la plus part à ceux de Delpreaux, qui a rassemblé dans sa Poëtique, tous les principes de l'Art.

Cest à ce grand Maître que je renvoie mes Lecteurs, si les régles qu'il établit après Horace, étoient plus familiéres à nos Modernes, on ne verroit point tous ces Ecrits Burlesques, qui déshonorent le siécle, & qui ne sont connus des Divinités du Parnasse, *que par leur*

REMARQUE.

vaille avec justesse, & qui s'oppose au goût du Siécle, ç'en est assez pour être incommu, dans un tems ou l'affecté domine.

avec reconnoiſſance ; mais toujours perſuadé de ma faibleſſe ; je me contente de prouver, à ceux qui ſont plus en état que moi, de profiter de leurs avis, qu'on peut encore voir des Homéres, & des Virgiles. C'eſt le ſentiment d'Apollon, & je n'oſe en douter : nous vivons ſous un Prince qui joint la clémence à la valeur, ces vertus exigent des Auteurs dignes de les célébrer : ce ſeroit mériter la colére des Dieux, de penſer qu'il ne s'en trouvera point, qui puiſſent les annoncer à l'univers.

C'eſt donc à ceux qui ſe chargeront d'un ſi noble emploi, que j'adreſſe les dernieres paroles des Muſes ; heureux ! ſi je pouvois,

par là, contribuer à leur gloire, & mériter une part dans leurs succès.

FIN.

Divinité même ; elle ne leur permet pas de rien ignorer de ce qui se passe sur la terre, surtout dans ce qui regarde le progrès, ou la décadence des Arts.

Je m'arrêtai pendant quelques instans à considérer les Ouvrages fameux qui sont rassemblés dans le Temple ; j'aperçus tous ceux dont nous regrettons, aujourd'hui, les Auteurs. Les Grecs, les Latins, les Anglais, les Italiens, les Français y partagent tous des applaudissements égaux quelquefois, mais toujours unanimes. Je ne vis qu'un très-petit nombre d'Opéra-comiques, de Comédies nouvelles, & encore moins de Critiques. Je ne remarquai qu'un petit recueil de

Romans ; la crainte que ces sortes d'Ouvrages ne se multiplient trop, au préjudice des autres, en a fait exclure un grand nombre.

Je reconnus, entre les Poëtes amusans dont j'avois lû les Poësies, cet Auteur trop peu vanté pour son mérite, dont M. Gresset fit autrefois l'éloge ; c'étoit l'amusant Du Cerceaux, (*a*)

REMARQUE.

(*a*) Le Pere Du Cerceaux Jésuite. La plûpart de ses vers ont un naturel, & une délicatesse, qu'on ne peut trop applaudir. Il a fait consister l'essence des vers dans l'inversion ; ce système a eu ses approbateurs, j'avoue, cependant, que je ne suis pas d'accord avec lui sur cet article. Une belle pensée renfermée

j'avois toujours aimé ſes vers, je l'apperçus qui badinoit avec Marot, je courus l'embraſſer, & je lui dis ....

Philoſophe ſans vanité,
Brillant par ta ſimplicité,
Par ton goût, & par ton génie,
Avec la rime, & l'harmonie
Tu réunis la vérité.

Enfin aprés cet éloge aſſez mal tourné, une des Muſes me dit : ALLEZ, rien ne vous arrête plus, vous avez examiné avec attention, l'intérieur du Temple, les chemins

REMARQUE.

dans un arrangement naturel, peut faire, ſans inverſion, un excellent vers, & par la raiſon contraire, de la proſe extrêmement bien tournée, ne pourra jamais s'appeller Poëſie.

vous ſont connus, la bonté d'Apollon vous y guidera toujours, ALLEZ donc, oppoſez-vous au ridicule, & tâchez de montrer aux peuples vos rivaux, que votre Roi déja immortaliſé par ſes conquêtes, a encore des ſujets capables d'immortaliſer ſon regne, par des Ouvrages ſupérieurs, s'il eſt poſſible, à ceux du ſiécle de Louis XIV.

Je ſortis avec regret du Parnaſſe, conſolé, cependant, par l'eſpoir de m'y fixer un jour, les Muſes m'y inviterent avec bonté, & me renouvellerent encore leurs ordres, en me montrant les chemins qui m'éloignérent de leur ſéjour.

J'écoutai leurs derniers diſcours